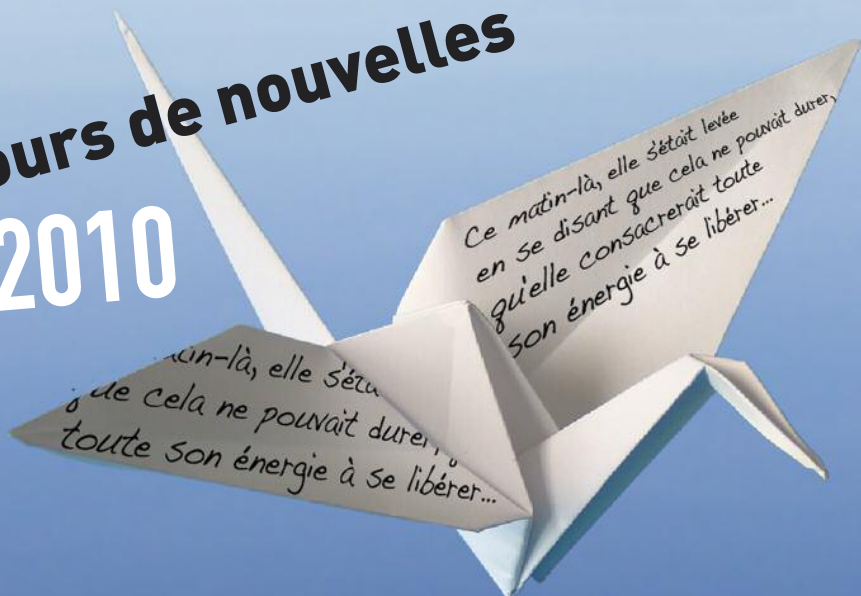


Concours de nouvelles 2010



RECUEIL DE NOUVELLES

On se retrouve à la médi@thèque...

Pour la deuxième année consécutive, la Communauté de Communes Tarn & Dadou et son réseau de médiathèques ont organisé un concours de nouvelles ouvert à toute personne écrivant en langue française.

C'est à l'occasion de l'édition 2010 du Salon du Livre de Gaillac que Didier Daeninckx, parrain du concours, a rédigé une phrase d'introduction que les participants devaient compléter au gré de leur imagination.

Près d'une centaine de nouvelles nous sont parvenues. Cette forte participation témoigne d'un engouement sans faille du public pour l'écrit, elle nous encourage également à poursuivre nos efforts en matière de lecture publique.

Je tiens à remercier l'ensemble des participants et à féliciter les lauréats qui ont su donner un écho talentueux aux mots de Didier Daeninckx.

Mes remerciements vont aussi aux membres du jury, à la mairie de Gaillac et au comité d'organisation du Salon de Livre pour la qualité de notre partenariat sur ce projet.

Pascal Néel
Président de Tarn & Dadou
Maire de Parisot

« Ce matin-là, elle s'était levée en se disant que cela ne pouvait durer, qu'elle consacrerait toute son énergie à se libérer ».

Didier Daeninckx

Les lauréats du concours de nouvelles

Catégorie 8-10 ans

- | | |
|---|------|
| 1 - Les aventures de Pelote - Nora Andarelli | p. 7 |
| 2 - La petite fille aux rêves - Kelvin Chendo | p.11 |

Catégorie 10-15 ans

- | | |
|---|------|
| 1 - Lola - Laura Berger | p.15 |
| 2 - Vivre pour deux - Alice Raybaud | p.21 |
| 3 - Bleu comme l'océan - Julia Guillerme | p.25 |
| 3 - Un petite rêve de liberté - Christophe Alby | p.31 |

Plus de 15 ans

- | | |
|---|------|
| 1 - Sous ma langue - Magalie Brémaud | p.35 |
| 2 - Voler - Marie Vergès | p.47 |
| 3 - La dame à la fenêtre - Jean-Claude Périer | p.55 |
| 3 - Sardineland - Carole Bessière | p.63 |

Scolaires

- | | |
|---|------|
| 1 - L'odyssée de Claire - Classe de 6 ^e
Collège René Taillefer - Gaillac
Professeur : Mme Sylvie Liotard | p.71 |
| 2 - La prisonnière - Classe de 4 ^e
Collège Jacques Durand - Puylaurens
Professeur : Mme Sylvie Bury | p.77 |

Les aventures de Pelote

Écrit par Nora Andarelli

Ce matin-là, c'est le jour de Noël. Lila joue dans sa chambre avec son meilleur ami, un petit chat. Pelote est tout noir avec une petite tache blanche sur le nez et adore jouer au foot avec une pelote de laine. Lila passe des heures à s'amuser avec lui en délaissant ses jouets sans vie.

« - Lila, descends de ta chambre, le Père Noël est passé !

- Oh oui, j'arrive tout de suite, maman » répond Lila.

Lila descend les escaliers en courant, Pelote la suit partout. Ils arrivent dans le salon. En effet, il y a plein de cadeaux au pied du sapin. Très heureux, ils les fouillent. Pelote a beau chercher, il ne trouve pas le sien. Alors il pleure et s'enfuit de la maison parce qu'il est triste. Il décide donc que cela ne peut plus durer et décide de trouver sa liberté.

Dans la rue, il se cache dans un carton près des poubelles. Au petit matin, le petit chat perdu se réveille. Il marche longtemps, longtemps et arrive dans la campagne allemande. Enfin il trouve une petite maison et y entre. Mais à l'intérieur, tout est immense. C'est la maison d'un ogre : il y a une grande chaise, une table gigantesque, et un four où l'on peut y cuire huit enfants en entier. Debout devant la gazinière se tient un ogre qui répète sa comptine préférée en riant : « J'ai mangé un œuf, deux langues de bœuf, trois rôtis de mouton, quatre gros jambons, cinq rognons de veau, six couples d'hirondelles, sept immenses tartes, huit filets de carpe, neuf kilos de biscuits... ».

Pelote lui coupe la parole en plein milieu de la chanson :

« - Miaou, bonjour !

- Que fais-tu ici, toi ? demande l'ogre.

- Je me suis perdu, répond le petit matou.

- Ah bon, je vais t'aider à retrouver ta maison. »

Et l'ogre siffle son beau cheval ailé : Pégase, c'est un majestueux cheval tout blanc. Pelote est en admiration devant lui et lui dit : « Oh, comme j'aimerais avoir des ailes comme toi pour voler dans le ciel ! » Alors Pégase lui propose de monter sur son dos pour faire un petit tour dans les environs.

Quelque temps plus tard, Pégase dépose Pelote en catastrophe à la cascade magique. Il doit d'urgence repartir aider l'ogre à chasser des bucherons venus l'emprisonner. Le petit chat perdu se retrouve à nouveau tout seul, mais peut-être pas tout seul ! Il n'ose pas s'approcher de la cascade mais comme il paraît qu'elle est magique... il ose quand même.

Il y aperçoit une immense prairie avec des arbres magnifiques. Pelote, qui n'aime pas l'eau, traverse quand même et alors il aperçoit une forme noire rampante. Il s'étonne et se met à l'observer. Il s'approche de plus en plus en voyant qu'il s'agit d'un animal blessé : un dragon ! Les yeux jaunes brillants de l'animal lui demandent de l'aider. Pelote lui offre quelques croquettes qui lui restaient dans le petit sac que lui avait donné l'ogre. Apparemment le dragon aime les croquettes pour chat !

Petit à petit le chaton et le dragon font ami-ami. Pelote arrive même à soigner la queue griffée de l'énorme animal. Pelote lui parle comme à Lila. Il lui dit qu'elle lui manque beaucoup et qu'il aimerait bien la revoir mais qu'il ne sait plus où est sa maison. Croque-mou lui propose de monter sur son dos et de chercher depuis le ciel. Et c'est ainsi que les deux amis se mettent à voyager à travers la Russie.

Croque-mou lui montre un château tout blanc où vit une très belle princesse blonde aux yeux verts. Elle s'occupe de soigner tous les animaux de son royaume. D'ailleurs son palais ressemble à un grand zoo. Il y a des tigres, des lions, des loups, des panthères, des ours, des aigles, et aussi des animaux de ferme. Pelote fait sa connaissance et, pendant plusieurs jours, il reste avec elle pour l'aider.

Un jour, la princesse qui devine quand un animal est en difficulté, envoie Croque-mou et Pelote récupérer un dodo blessé sur une île. Ils réussissent leur mission. Les deux amis passent beaucoup de temps ensemble mais Lila manque encore à Pelote, c'est sa maîtresse. Un beau jour, lors d'une promenade, Pelote dit : « Attention des griffons ! » Mais Croque-mou les connaît. Il s'approche, et ils lui disent qu'il doit repartir dans son pays.

« Je suis désolé Pelote mais je dois te laisser et retourner dans mon pays pour sauver les autres dragons du volcan qui se réveille. » Ils se disent au revoir en se serrant dans leurs pattes. Et Croque-mou dépose Pelote dans la forêt.

Pelote reste au château avec la princesse russe Louna. Il aime surtout s'occuper des fauves. Son nouvel ami s'appelle Aslan. C'est un lion énorme avec une crinière toute douce, comme lui. Au début Aslan intimidait Pelote mais comme il est extrêmement calme et gentil, ils sont devenus inséparables. Pelote demande à Aslan de l'accompagner pour retrouver la maison de Lila. Et c'est ainsi qu'ils retraversent toute l'Europe, avec parfois Pelote assis sur le dos d'Aslan.

Pendant ce temps-là, les parents de la fillette lui offrent un magnifique cadeau pour ses dix ans : un poney. Mais Lila refuse le cadeau parce qu'elle ne veut

que son petit chat. Alors Lila s'adresse à la bande des chiens policiers Rex, Titus, Brutus et Sniffer pour leur demander de chercher Pelote. Les chiens cherchent partout et même jusqu'en Alaska. Rex, Titus et Brutus apprennent à tirer un traîneau des neiges. Ils adorent cela : les glissades, le grand air, la neige collée aux pattes, les sauvetages, et aussi la rencontre avec les loups, leurs cousins. Sauf Sniffer, qui préfère rentrer dans la ville de Lila en espérant être adopté par elle. Son souhait le plus grand est d'avoir une maîtresse rien qu'à lui.

Au bout de deux mois de recherche, Sniffer, sans la bande des toutous, revient bredouille et désolé pour Lila. Elle est de plus en plus triste... et Sniffer n'y peut rien. Mais un beau jour :

« Lila, Lila, il y a un énorme lion avec un petit chat sur son dos, au bout du jardin ! » s'écrie Sniffer qui traînait par là.

« C'est Pelote qui revient ! » crie Lila folle de joie en sortant de la maison en courant.

Sniffer aboie très fort pour protéger Lila, mais Aslan lui parle pour le rassurer : « N'aie pas peur, Sniffer, je suis Aslan et je ramène Pelote à sa maîtresse. » Lila saute au cou d'Aslan et attrape Pelote dans ses bras. En tournant sur place, elle lui fait de gros câlins puis remercie le lion pour ses services en lui offrant deux grands steaks.

Aslan repartit dans sa lointaine forêt russe. Pelote ne quitta plus les bras ou les jambes de sa maîtresse. Et les parents de la fillette offrirent des cadeaux à Pelote ainsi qu'à Sniffer, devenu le chien de la maison.

Quel plaisir pour Lila de se réveiller tous les matins en voyant Pelote et Sniffer enlacés dans le même panier !

La petite fille aux rêves

Écrit par Kelvin Chendo

Sarah est une petite fille pas comme les autres. Ses rêves sont étranges et très spéciaux. Mais découvrez plutôt son histoire.

« Ce matin-là, elle s'était levée en se disant qu'elle voulait trouver la liberté. » Et trouver la liberté signifie pour Sarah ne plus rêver de ces horribles monstres. Elle sait que la journée sera dure. Rester éveillée c'est impossible ! Elle résiste, résiste... Le soleil va bientôt se coucher et ses yeux commencent à tirer. Trop tard ! Elle s'endort... Ses rêves vont encore se réaliser... S'ils sont beaux, tant mieux, mais si c'est un cauchemar alors, ce n'est plus la même histoire ! Ses cauchemars sont terrifiants et sanglants ! La dernière fois qu'elle a rêvé, elle a perdu ses parents, morts dans un terrible combat. Elle dort maintenant à poings fermés...

Les trois rois

Et c'est une armée de chevaliers qui vient occuper ses rêves. Ils partent en quête d'un livre mystérieux. Ils marchent, ils marchent... et arrivent enfin à un portail fermé. Une lettre apparaît dans un buisson. Il y est écrit : « Si vous entrez ici, vous n'en sortirez plus ! ».

D'un seul coup, le portail s'ouvre et un soleil de lumière éclaire deux géantes plantes carnivores qui les attaquent. Quatre soldats meurent avalés par les plantes.

Ils avancent encore un ou deux kilomètres et une deuxième lettre apparaît sur le chemin. Il y est écrit : « La deuxième étape, l'attaque des Huns ». Ils se battent, ils se battent et enfin le terrible combat se termine. Dix-huit soldats à terre et quatre Huns morts.

Le quatrième jour, une troisième lettre apparaît. « Troisième étape : prenez garde ». Des petits bonhommes en fer les attaquent et ils déchiquent les soldats. Quatorze soldats meurent et les bonhommes en fer tombent dans de la lave.

Une quatrième lettre apparaît, lorsque deux énormes lézards apparaissent. Tous les soldats s'y mettent et les tuent.

La cinquième lettre annonce la dernière étape : « Le sarcophage sacré ». Les soldats tombent sur un sarcophage où repose Anubis le premier roi. En l'ouvrant, ils libèrent un roi cruel, qui mesure environ 3m60. Un deuxième sarcophage laisse apparaître Soron. Il porte une armure épaisse et une longue

épée. Il mesure près de 4m15. Tout est sombre sous son armure et ses yeux sont transperçants. Et enfin, le dernier sarcophage s'ouvre. C'est là que repose Karnage. Gluant, rouge et noir, il est très fort et ses longues griffes sont très pointues. Il mesure 4m60. Les soldats combattent les rois sortis de leurs sarcophages.

Tous les soldats meurent. Soron après un long combat coupe la tête d'Anubis, quant à Soron, il se fait transpercer par les griffes de Karnage. Seul Karnage survit au combat. Il prend la possession du Livre Mystérieux posé dans la salle secrète. Il contrôle maintenant le monde et toutes les galaxies.

Il croise ensuite Starkream et se fait tuer après un ultime combat. Starkream est un roi terrifiant, qui porte une armure solide. Ses pattes géantes touchent le sol. Il mesure 5m94. Maintenant qu'il est seul, il vole à son tour le Livre Mystérieux et peut gouverner le monde.

Sarah sursaute, elle ouvre faiblement les yeux, mais se rendort aussitôt.

Le cauchemar continue...

La revanche des rois

Après que Karnage, Anubis et Soron soient morts, quelques années plus tard Karnage ressuscite grâce au Livre Mystérieux. Starkream a besoin de lui. Ils se réunissent et Starkream lui dit : « J'ai besoin de toi pour rester en vie, empêcher la rêveuse d'ouvrir les yeux et arrêter la libération ».

Le lendemain il réunit une armée pour attaquer Sarah dans son sommeil. Si elle se réveille avant, ils seront tous détruits !

Karnage veut lui aussi contrôler le monde et voler le livre. Mais sur sa route, ils rencontrent un autre roi, nommé Defolheun. Defolheun est le plus petit des rois, il mesure 3m54, mais c'est aussi le plus rusé. Son armure est en métal et des tentacules de fer sortent de son visage lorsqu'il est en colère. Ils se battent. La fin du combat arrive, aucun des rois ne meurt. Et ils s'éloignent en se disant « le combat n'est pas fini ». Alors Starkream retourne sur Dobet Noire, sa planète, en pensant qu'il reviendra tuer la petite fille. Karnage retourne dans ses villes et Defolheun dans sa galaxie...

Quelque temps plus tard, ils se retrouvent pour un autre combat. Karnage et Defolheun se débarrassent de Starkream. Les deux rois survivent et repartent à nouveau pour retrouver des forces.

Sarah continue de rêver. Elle est troublée, elle voudrait bien se réveiller et retrouver la liberté. Mais le cauchemar recommence.

Le dernier roi

Karnage et Defolheun se retrouvent pour un ultime combat. Le gagnant du combat ira tuer Sarah. Pendant des jours et des nuits, ils se combattent, à chaque

rêve que fait Sarah, pour qu'à la fin Karnage meure. Defolheun vient alors sur terre et dévaste toute la ville de la petite fille. Il voit sa maison et détruit la porte d'entrée. Il monte doucement à l'étage pour ne pas la réveiller. Il remarque Sarah, tremblante dans son lit. Il lui tire dessus, mais au même instant, Sarah ouvre à peine les yeux et Defolheun alors tombe à terre, presque désintégré.

Le mal ressuscité

Defolheun se réveille beaucoup plus tard. Malheureusement, sept années ont passé et Sarah n'habite plus la maison. Elle habite en Californie. Defolheun très en colère va alors en Californie et tue tout ce qui se trouve sur son passage... Il arrive dans la nouvelle ville de Sarah.

La libération du mal

Defolheun est en rage, il ne trouve pas Sarah. Ses tentacules sont toutes sorties de son visage. Il détruit toute la ville, sauf la maison de Sarah. Il est devenu beaucoup plus puissant. Il saccage toute l'entrée et arrive à l'étage. Il trouve Sarah dans son lit en train de rêver et lui tire à nouveau dessus. A ce moment, Sarah ouvre les yeux et Defolheun éclate en poussière et meurt pour de bon. Malheureusement Sarah est blessée. Elle voit alors apparaître ses parents qu'elle pensait morts, qui la réconfortent et soignent ses blessures. Sarah est maintenant libérée de tous ses cauchemars. Defolheun n'occupera plus jamais ses rêves.

Elle peut maintenant rêver tranquille, elle a trouvé la liberté.

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant qu'elle voulait trouver la liberté. Elle réfléchissait à la façon dont elle pourrait s'y prendre lorsque la mère de Max, Christine, entra dans la chambre, ouvrit la fenêtre puis les volets. Le soleil pénétra dans la pièce et la chaleur envahit l'atmosphère. La clarté soudaine l'éblouit et lui fit fermer les yeux.

C'est alors que toujours plongée dans ses réflexions, elle se laissa aller et entreprit un long retour en arrière. Elle remonta le cours de son existence, en se remémorant ses moments forts.

Au tout début de ma vie, on m'avait attribué ce prénom, que je trouve magnifique : Lola. Voilà bien longtemps, maintenant, que je vis dans cette maison ! Je partage l'univers de Max avec qui j'ai vécu de formidables moments. Je connais Max depuis sa naissance, cela fait donc seize années. Je le revois dans son berceau, c'était un bébé magnifique ! Il était garni d'un petit duvet blond sur le crâne. C'était un nourrisson potelé mais sa principale qualité était son calme et son amour pour moi. J'ai ressenti pour lui de forts sentiments dès notre premier contact. J'ai assisté à ses premiers sourires, à ses premiers balbutiements. Quel bonheur de voir mon petit grandir !

Pourtant, nous avons aussi traversé des moments difficiles. Je me souviens, particulièrement, de sa première maladie : la varicelle, à l'âge de deux ans. Le pauvre ! Il était couvert de boutons qui le démangeaient et l'insupportaient. Heureusement, j'étais à ses côtés pour le consoler...

Quelque temps plus tard, Max a été obligé de se faire opérer des amygdales et des végétations. Il enchaînait angines et otites à répétition. Bien sûr, je faisais partie de cette expédition et j'ai passé la nuit à l'hôpital, partageant son lit et ses généreux câlins afin de soulager sa peine et sa douleur.

L'année d'après, Max a effectué sa première rentrée à l'école maternelle. J'ai eu le privilège de l'accompagner et d'assister à ce grand moment de la vie. Je l'ai aidé et soutenu car il n'a pas résisté à l'appel des larmes ! Tous les matins avant de partir à l'école, Max me réclamait. Je l'embrassais et lui permettais ainsi de quitter la maison en douceur. J'ai tout partagé avec lui : les joies comme les peines. Pendant toute sa petite enfance, Max m'a raconté tous ses secrets.

Je me remémore le jour où il m'a avoué avoir menti à sa mère. C'était à propos d'un livre qu'il avait en fait perdu alors qu'il avait dit l'avoir prêté à un ami. Lorsque Max se faisait gronder par ses parents, ce qui était assez fréquent, il venait me confier sa colère, sa peine et me serrait fort contre lui. Je pouvais tout entendre. Que de souvenirs !

Puis Max a grandi, il est devenu de plus en plus autonome et se confiait de moins en moins. Je le sentais s'éloigner, et moi je me sentais de plus en plus seule et inutile. Souvent le week-end, il partait dormir chez ses amis et je me retrouvais délaissée. Présent à mes côtés, il passait beaucoup de temps sur son ordinateur ou à jouer aux jeux vidéo. Il ne me regardait plus. Je me demande même s'il se rappelait que j'existais.

Aujourd'hui, Max a seize ans et ne se préoccupe plus de moi. Je ressens un grand vide, je manque énormément d'égards. J'aimerais tant retrouver notre complicité d'avant et partager à nouveau de nombreux secrets. Ma dernière déception remonte au brevet de Max qu'il a obtenu avec mention. J'étais si fière mais je n'ai pas eu le privilège de fêter l'événement. Il a partagé ce moment-là avec ses amis, ne se préoccupant pas de moi, pas le moindre remord. Je suis triste de cet éloignement et tous les jours je souhaite un changement qui ne vient pas !

C'est pourquoi, j'ai décidé de tenter ma vie ailleurs. A quoi bon rester dans cette maison et ne servir à rien ? Ne serais-je pas mieux dans une autre famille, réconfortant quelqu'un d'autre et partageant à nouveau des secrets ? Je me sentirais enfin utile : Max ne semble plus avoir besoin de moi, il ne se soucie pas de mon bien-être, et va même jusqu'à renier mon existence. Je dois réfléchir : comment réussir à m'évader de cette demeure ?

Alors que j'étais dans mes pensées, revivant ma vie, Christine frappa à la porte.
« Oui, entre ! répondit Max.

- Max que fais-tu ?

- J'écoute de la musique mam' !

- Peux-tu arrêter un instant ? J'ai à te parler s'il te plaît.

- Que se passe-t-il ? Il n'y a rien de grave j'espère ...

- Non, non rien de grave chéri. Tu es en vacances, tu as du temps, j'aimerais vraiment que tu ranges ta chambre. Tu pourrais peut-être en profiter pour jeter tes vieilles affaires.

- Oh ! Maman non ! Je n'ai pas le temps !

- Justement, je te demande de le prendre, et de mettre dans un carton tout ce

dont tu ne veux plus. Nous en ferons profiter d'autres enfants.
- Ok, j'essaierai, mais pas maintenant ! »

Après cette discussion, je réalisais que j'avais peut-être trouvé une solution pour retrouver ma liberté. C'était une chance pour moi, une opportunité à saisir ! Je me sentis à nouveau pleine d'espoir et l'idée d'avoir un nouveau foyer, un nouveau compagnon me rendit enthousiaste et me fit sourire. J'allais enfin, grâce à cette liberté, redevenir utile et indispensable pour quelqu'un d'autre. Je me mis à rêver, éveillée, sur ce que je pourrais découvrir une fois dehors, sur ce que ma nouvelle vie pourrait m'offrir. De multiples scénarios se bousculaient dans mon esprit, ranimant ma curiosité et mes envies. Toutes ces réflexions, ces rêveries, m'empêchèrent pendant un long moment de trouver le sommeil.

Le lendemain matin, après une courte nuit, je méditais encore... Soudain des doutes traversèrent puis envahirent mon esprit... Allais-je pouvoir partir aussi facilement que je l'imaginai ? Max allait-il me manquer ? Sûrement, après seize années passées avec lui, ça allait sûrement faire un grand vide ! Serai-je assez forte pour vivre loin de cette famille qui était la mienne ? Mon esprit était bel et bien embrouillé et je n'arrivais plus à savoir réellement ce que je souhaitais...

Après avoir pris son petit-déjeuner, Max rentra dans la chambre, s'arrêta au beau milieu de la pièce et l'observa attentivement. Aujourd'hui, apparemment, il avait décidé de faire le grand ménage. Il se dirigea vers le placard d'où il sortit un bon nombre de jouets. Parmi eux se trouvaient : voitures, camions, circuits démontés, ... Tout ce qu'un jeune garçon aimait. Soudain, il se redressa et sortit de sa chambre précipitamment. Quelques minutes plus tard, je le vis revenir avec un énorme carton, capable de contenir beaucoup d'objets. A ce moment-là, je ne pouvais et ne saurais dire si j'étais heureuse ou inquiète d'accéder bientôt à ma liberté tant convoitée.

Toute la journée, entrecoupée de pauses successives, Max vida son armoire de tous ses vieux jouets. De temps en temps, je le voyais s'attarder sur l'un d'entre eux, le sourire aux lèvres. Lorsqu'il découvrit son camion de pompier, Max marqua un temps d'arrêt. Je compris que les souvenirs remontaient à la surface, tout comme les miens. Que de temps passé à jouer avec ce camion ! Max s'amusait souvent avec l'échelle qu'il déplaçait et repliait sans arrêt, sans oublier d'imiter la sirène... Souvent je faisais partie de ces déplacements, il me glissait sur le siège conducteur et je participais à la mission de sauvetage. Lorsque nous

avons atteint notre objectif, mon ami riait avec moi de tout son cœur, il me prenait dans ses bras et nous tournions, virevoltions jusqu'à nous retrouver sur la moquette ivres de plaisir. Ces souvenirs me mirent du baume au cœur.

En fin de journée, il décida de stopper son rangement et de reprendre le lendemain. A nouveau, Max se réfugia dans sa musique, je le trouvais pensif et nostalgique. Je connaissais tellement bien ses états d'âme que je pouvais dire, juste en l'observant, comment il se sentait. La soirée se déroula chacun de notre côté. Je m'endormis avec toutes mes inquiétudes et je sentis une boule au ventre grandissante et angoissante.

Ce sont les rayons du soleil qui, en pénétrant dans la chambre, me réveillèrent. Max n'était déjà plus dans son lit, il devait être parti manger. Peu de temps après, il entra dans la chambre et se mit les poings sur les hanches, déclarant : « Aujourd'hui c'est votre tour ! Je m'occupe de vous ! »

Je le vis se diriger vers l'étagère murale et prendre tous les objets posés dessus. Il les déposa délicatement dans le carton. D'autres se trouvaient dans la seconde armoire de la chambre. Comme les précédents, ils trouvèrent place dans le colis destiné à d'autres enfants.

Après ce rangement, Max se dirigea vers le lit et me fixa. Je le vis hésiter, s'asseoir à côté de moi, puis il me prit dans ses bras. A ce moment-là, tout comme la veille avec son camion de pompiers, je sentis Max ému et mélancolique.

C'est alors qu'il me déclara :

« Oh Lola ! Ma Lola, que de souvenirs partagés avec toi ! Tu m'as vu grandir. Même si je ne te consacre plus beaucoup de temps, tu occupes une grande place dans mon cœur et tu représentes tellement pour moi ! »

Cette déclaration me bouleversa et me fit chaud au cœur. Je me sentis à nouveau énormément proche de Max. A ce moment-là, je sus que le lien qui nous unissait était indestructible. De tout mon cœur, j'espérais ne jamais être séparée de lui. Cette famille était et resterait la mienne pour toujours.

C'est alors que la porte de la chambre s'ouvrit. Christine entra, puis s'exclama :

« Oh ! Bravo Max ! Je constate que le rangement est efficace. Tu ne gardes aucun jouet ?

- Non, que veux-tu que j'en fasse ?

- Tu n'as pas de regrets ?

- Quelques jouets m'ont rappelé des tas de choses mais il faut bien m'en séparer,

j'ai seize ans maintenant !

- Que fais-tu avec Lola dans les bras ?

- Je réfléchissais, je lui parlais.

- Tu lui parlais ?

- Oui maman, Lola est un peu la sœur que je n'ai pas eue. Nous avons partagé tellement de peines et de joies... Tant de souvenirs nous rattachent l'un à l'autre maman ! Je me rends compte que Lola fait partie de ma vie. J'ai envie que rien ne change et que cela continue toujours. C'est décidé, à seize, trente-cinq ou cinquante ans, jamais je ne m'en séparerai, je l'aime vraiment trop cette chère peluche ! »

Vivre pour deux

Ecrit par Alice Raybaud

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant que cela ne pouvait durer, qu'elle consacrerait toute son énergie à se libérer. Elle avait, lentement, posé ses pieds d'un blanc naturel sur le marbre froid et s'était, avec peine, appuyée sur ses cuisses pour pouvoir se relever. D'un regard encore embrumé, elle avait parcouru des yeux la pièce. Rien n'avait changé depuis lors. Chaque objet était encore en place, comme si rien n'était jamais arrivé. Mais c'était pourtant faux. Elle le savait mieux que personne et ressentait de plus en plus, jour après jour, la tristesse de cette perte. De ce vide. De ce manque. Et c'était cela qui l'emprisonnait pareil à une chaîne qui, plus le temps passait, s'enfonçait dans sa chair.

La douleur n'avait toujours pas disparu même si deux mois venaient de s'écouler sans bruit. Deux mois seule. Deux mois sans sa présence réconfortante. Elle aurait alors voulu crier mais elle n'en avait plus la force et réussissait seulement à faire couler de grandes larmes sur ses joues qui y paraissaient à présent habituées. La sensation que l'on ressentait lorsque l'on avait trop pleuré, la sensation d'un vol lourd, d'une contradiction des sens, semblait être devenue une habitude à laquelle elle n'arrivait toujours pas à offrir une fin. Elle se sentait dépourvue de puissance, physique c'était certain, morale aussi, plus que tout.

Mais, alors que le soleil apparaissait doucement, le ciel encore noirci par la nuit et pourtant coloré par le lever d'un jour orangé, elle se promit à elle-même de remédier à tout cela. Non, ce n'était plus possible. Il ne l'aurait pas voulu. Elle l'avait toujours su bien sûr, mais à présent elle arrivait à observer en face cette idée qui paraissait encore un peu compliquée. Impossible. Mais n'avait-elle pas lu un jour : « Ce n'est impossible que si tu crois que ça l'est. » ? Lu ou entendu. En vérité, elle ne s'en souvenait plus très bien mais s'obligeait, avec une force qu'elle n'avait plus entraperçue en ces deux longs mois, à se le répéter sans cesse dans son esprit. « Ce n'est impossible que si tu crois que ça l'est. » Croyait-elle tout cela impossible ? La véritable réponse était oui, mais elle s'efforça de penser non.

Un pas, deux pas. Du renouveau pour ses membres restés trop longtemps immobiles, pelotonnés dans les draps du lit. Un coup d'œil vers le miroir de la commode lui apprit définitivement que cela n'allait pas bien. Mais alors pas

bien du tout. Sous ses yeux se traçaient de grandes lignes de mascara et de crayon coulés qui dataient déjà d'un certain temps, ainsi que des cernes plus foncés qu'elle n'en avait jamais possédés. Ses cheveux blonds, aux racines grasses, se dessinaient en une bataille de mèches plus brunes qu'à l'accoutumée. En fait, elle se reconnaissait à peine dans son reflet. Elle ravala l'envie de pleurer qui se faisait de plus en plus pressante et se dirigea vers la salle de bains.

Bientôt, des jets d'eau brûlants vinrent se fracasser en cascade contre son dos comme pour chasser ses idées noires. Elle frotta un long moment sa chevelure, ses bras, ses jambes, son corps. Elle voulait tout effacer pour recommencer. Non, pas tout effacer. Elle voulait garder ces souvenirs heureux qu'elle avait vécus avec Lucas. Mais effacer du moins ses espoirs de résurrection par la pensée ou autres conneries du genre. Parce qu'elle y avait songé un long moment, croyant que pensant à lui il se matérialiserait face à elle. Il fallait à présent se résigner à sa perte. Elle avait pensé pouvoir surmonter le moment de sa mort, mais apparemment, elle n'avait pas été assez prête. Et pourtant, elle avait tenté de s'y préparer le mieux possible lorsqu'elle avait appris que Lucas, son homme depuis plusieurs années, était atteint d'une leucémie intraitable. Elle avait rêvé de remèdes miraculeux qui n'étaient jamais arrivés. Mais à ce moment là Lucas était toujours avec elle pour lui murmurer d'arrêter de se faire des illusions, et de penser à un avenir sans « nous », avec un seul « je » qui a l'obligation d'être heureuse même s'il n'était plus là. Elle avait essayé. Sans résultats très positifs. Et maintenant... Maintenant que tout était terminé, elle ne savait comment faire face.

Elle sortit lentement de la douche. Son visage commençait à reprendre une forme un peu plus attrayante. Ses yeux lui piquaient. Elle s'essuya vigoureusement les joues, le front, et les paupières. Elle frottait, frottait, frottait. Bientôt, elle lâchait la serviette qui vint choir au sol, emplie d'ondes négatives. Elle observa ses pupilles dans le miroir. Elles étaient étrangement petites comme si son esprit était sous l'emprise de quelque drogue. « Ce n'est impossible que si tu crois que ça l'est. » Elle enfila son jean, elle avait tellement maigri qu'il lui lâchait considérablement. Elle rajouta une ceinture et un tee-shirt piqués au hasard dans le placard. Elle marcha jusque dans le salon. Le teint au dehors devenait de plus en plus lumineux. Elle croyait alors en la possibilité d'une liberté morale. Elle observa un instant le ciel, les quelques nuages, détectant de nombreuses formes connues. Elle pensait. Elle pensait comme elle crierait, avec force et rigueur. Avec puissance. Elle criait au nom de Lucas, pour Lucas, à Lucas. Elle criait des « Je t'aime », des « Oui, je m'accrocherai ! » et des « Puisque tout est possible, allons-y ! ». Elle se leva alors d'un bond et mit en marche la cafetière. Ce bruit familier du démarrage qu'elle n'avait pas entendu

depuis un petit moment lui offrit un pincement au cœur, plus agréable qu'autre chose. Enfin, l'odeur du café chaud emplit la pièce. Elle respira une grande bouffée d'air. Elle avala l'air. Le consuma. Comme pour revivre de ses cendres. Pareil au phénix des mythologies qui, de ses ailes dorées et par son chant mystérieux, l'avait enchanté dans son enfance. Enfance innocente. Innocence. Elle en était alors follement éprise de ce mot, de cette situation de bonheur, sans soucis. Où aucun tracas ne venait barrer sa route de fins cailloux blancs. Ce n'était peut-être qu'une simple illusion, mais l'amour n'était-il pas lui-même une illusion ? Et pourtant chacun l'espérait ou le vivait un jour ou l'autre. L'illusion était le propre du vivant. Elle apportait les rêves, les envies, les miracles, les réussites.

L'envie saugrenue de s'avancer dans une danse enjouée la prit soudainement et elle ne put faire autrement que d'y céder. Enfin, ses membres virevoltaient dans des gestes maladroits, le regard planté vers ce qui était son nouveau bonheur. Ou du moins le début. Une musique douce se formait autour d'elle et elle s'y calquait pour rendre ses mouvements plus gracieux. Se laissait entraîner à l'allégresse d'un tourbillon de folie, elle tournoyait sans fin pendant un moment indéfini. Lorsque son souffle se fit plus court par l'effort du ballet, elle se posa pour permettre à son cœur de se reposer et attrapa sa tasse de café fumante. Elle lui brûlait les mains avec une douceur incompréhensible, elle lui faisait mal, mais qu'importait. Cela signifiait seulement qu'elle était vivante. « L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert. » Alfred de Musset. Oui. De cela alors elle se souvenait. Elle but une gorgée. Elle se sentait revivre même si le mot était alors un peu fort. Mais elle était sûre d'une chose, elle voulait vivre pour deux. Vivre ses choix et ses envies, mais toujours pour deux. Penser pour deux. Crier pour deux. Aimer pour deux. Embrasser pour deux. Faire l'amour pour deux. Elle souriait alors. Elle souriait comme elle n'avait jamais souri. Et sur ses joues des larmes. Pleurant comme elle n'avait jamais pleuré. De la joie entremêlée de tendresse, d'un peu de tristesse, de nostalgie. D'un peu tous les sentiments humains après tout. De la colère, de la peur, de l'envie. Elle se laissait alors totalement embarquer dans cette envie de croire. De croire en l'avenir sans Lucas. Avec Lucas. De croire en ce qu'il voulait vraiment qu'elle fasse. Vivre. Oui c'était tout ce qu'il voulait, elle en était certaine, il voulait qu'elle vive.

D'un grand geste, elle attrapa son manteau. Le posa sur ses épaules comme une cape protectrice. Et s'envola au dehors. Elle laissait alors ses pas la guider. Les bruits de la ville vinrent tinter dans ses oreilles. Ses pieds l'entraînaient avec ferveur vers la mer. Elle courait, et se fichait bien des regards qu'on lui jetait.

Après tout, eux, savaient-ils ce que c'était de vivre ? Bientôt, elle abandonnait ses sandales. Le contact du sable contre ses pieds lui procurait une sensation indéfinissable. L'odeur de la mer. Le mélange d'eau salée et de vent nouveau. Le bruit des vagues, des remous. L'écume venant s'échouer contre les rochers en un fracas qui lui semblait alors pour la première fois mélodieux. Le cri des quelques mouettes. Un cri de liberté, peut-être ? Oui, c'étaient elles et seulement elles qui savaient ce qu'était vivre. Près du vent, du ciel. Survolant d'une hauteur mystique ces gens aux ailes brisées. Ses cheveux volaient et caressaient avec tendresse ses épaules. Ils volaient sans bruit comme un vol de renouveau. Elle volait. Elle touchait le ciel. Elle virevoltait aux côtés des nuages et des oiseaux. Elle croyait en elle. En lui. En ce qu'elle allait faire.

* * * * *

Ses doigts traçaient des cercles dans le sable par automatisme. Le soleil tapait doucement sur son ventre dénudé. A sa droite, respirant posément sur une serviette rayée de jaune et orange, ses cheveux blonds un peu longs formant une barrière utile contre le soleil, Lucas savourait cet instant de détente. Avait-il remarqué qu'elle s'était endormie ? Il semblait bien que non. Mais, il était là à ses côtés. Elle vivait. Il vivait. Ils vivaient. Un « Je » redevenant un « Nous ». Oui, seul cela comptait. Et bientôt, des larmes coulèrent sur ses joues. Mais cette fois-là, elles n'étaient que de joie.

Bleu comme l'océan

Ecrit par Julia Guillerme

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant qu'elle voulait trouver la liberté, donc elle sortit de la maison à pas de loup pour la plage aux Larmes d' Etoiles.

Elle se jucha sur un rocher, pieds nus. L'écume blanche lui léchait les mollets... Depuis sa petite enfance, elle était dotée d'un caractère franc et bien trempé qui fut aiguisé lorsqu'elle se mit aux jeux garçonnières... Ses parents étaient morts d'un accident de voiture quand elle eut ses 4 ans, sur une route du Tarn & Dadou... Depuis, elle vivait avec sa tante, Ariane, sur les côtes de la Haute Bretagne. Elle fut élevée par la nature et sa tante lui reprochait sans cesse de ne pas être une petite fille modèle comme les autres... Elle aurait été plus tranquille la vieille Ariane dans sa crise de la quarantaine, mais le destin en avait décidé autrement car sa nièce Sacha devint une jeune fille de 16 ans d'une beauté éclatante. Ses longs cheveux dorés s'élevaient dans le vent, ses yeux couleur océan étaient illuminés par le soleil levant ainsi que la longue robe bleue qu'elle portait. Elle resta ainsi toute la journée, ruminant ses pensées. Sa scolarité n'était qu'avertissements fréquents et autres choses de ce genre... Elle voulut abandonner le collège, mais en vain, sa tante Ariane fut d'un autre avis.

Il était 19 heures 24. Elle aurait dû être à table depuis de longues minutes mais elle n'avait pas envie, elle n'avait pas faim. Elle était tellement bien sur son rocher, humant l'odeur salée de l'océan Atlantique. Elle finit par se lever avec un effort de volonté considérable et se mit en marche pour son foyer. Parfois, elle se sentait seule... au fond d'elle, elle aurait bien aimé être comme les filles communes, entourées de garçons et de filles riant à en perdre haleine. Soudain, le silence s'estompa et une voix de stentor retentit juste devant elle, à une centaine de mètres : « Que faisais-tu ?! Âne bête ! Viens manger tout de suite et sans broncher ! Tu n'auras pas le droit de sortir ni demain, ni après-demain !!! Compris ? »

Sacha voulut protester mais elle ne se sentit pas la force de le faire. Elle marcha, tête baissée, dos courbé devant sa tante qui la regardait d'un air furieux. « C'est toujours comme ça avec toi ! On ne peut pas te faire confiance... Je me demande pourquoi je suis gentille ! Peut-être pour ta pauvre mère qui serait dégoûtée de te voir dans un état pire que celui dans lequel tu es déjà ! Allez va ! »

Parfois, elle se mettait à haïr sa tante, et elle aurait payé cher pour que ses parents reviennent. Après un dîner plein de reproches blessants, Sacha courut

se réfugier dans sa chambre, où le songe l'attendait. Elle fit un pas en avant, deux et s'arrêta net pour contempler la merveille qui était posée sur son lit. Elle s'approcha prudemment et lut :

« Ma petite chérie,

As-tu oublié qu'aujourd'hui, tu fêtes tes seize ans ? Bien sûr !

Mais ce n'est pas pour autant que moi je l'oublie, alors ouvre vite ce cadeau !

Bon anniversaire !!!

Ta tante, Ariane. »

Surprise de ce cadeau, elle l'ouvrit avec vigueur et découvrit un paquet de merveilleuses photos de sa petite enfance, avec délice. Les souvenirs s'entrechoquaient, ses parents, elle, sa ville natale... Puis un autre paquet était rangé au-dessous, plus que gros, cette fois-ci, la curiosité la démangeait... Elle sentit quelque chose de moelleux se glisser sous ses doigts et déchira le papier cadeau avec virulence pour s'émerveiller devant un splendide sac en jean avec les ballerines assorties, les gants en laine bleue, l'écharpe et un beau manteau en fourrure de lièvre. Sacha essaya sa panoplie et en fut ravie. Elle descendit quatre à quatre les escaliers et courut se jeter dans les bras de sa tante. Celle-ci la reçut avec tendresse et pour une fois, se laissa câliner :

« - Merci ma tante ! Merci de tout mon cœur Ariane, je suis si heureuse !

- De rien mon enfant, et de plus, ta punition est retirée si tu me promets de ne plus jamais me refaire un coup pareil ! Je m'en mordrais les doigts, tellement j'étais inquiète. Ici, les dangers courent dans toutes les rues ma puce ! Fais attention !!

- Oui ma tante je te le promets. »

Elle remonta dans sa chambre et réessaya une, deux fois son ensemble d'hiver. Elle passa une nuit profonde et se réveilla, comme à son habitude, à l'aube, 6 heures du matin. Elle voulait voir le lever du soleil. Comme prévu, elle déjeuna, s'habilla et conclut qu'il ne faisait pas assez froid pour enfiler son manteau. Elle partit donc, le cœur joyeux vers l'océan qui l'attendait. Elle s'assit sur le sable frais et contempla longuement la mer d'huile. Le soleil finit par pointer le bout de son nez, une belle journée s'annonçait. Elle se détendit, s'allongea et songea. Une douce brise passa sur son visage. Soudain, une main inconnue se posa sur son épaule, ce qui la fit sursauter et elle n'osa même pas se retourner, se souvenant ce que sa tante lui avait recommandé. Une voix pleine de sympathie s'appêtait à ouvrir la bouche mais se retint car Sacha avait pris la parole avant elle :

« - T'es qui toi ? lui demanda t-elle d'une voix menaçante.

- Et toi t'es qui pour me parler comme ça ? Je m'appelle Azaan et toi ?

- Sacha, je m'appelle Sacha... Sympa comme... prénom ! »

Elle se tourna et vit un jeune garçon d'à peu près son âge qui était étonnamment beau : yeux verts profonds, peau mate, cheveux bruns soyeux...

« - Désolée de t'avoir répondu comme ça... je... je ne savais pas qui tu étais alors je me suis mise sur la défensive...

- Pas grave... D'où viens-tu ?

- D'ici... La maison derrière nous en bas de la dune de sable. Et toi ?

- Je viens du Vietnam... Mes parents ont décidé de venir s'installer ici pour je ne sais trop quoi... j'ai 16 ans.

- Ah comme moi... C'est étrange comme coïncidence !

- Mm... J'ai décidé hier seulement que je me lèverai tôt pour venir sur CETTE plage.

- Ah je comprends... »

Sacha ne le quittait pas des yeux et l'admirait autant qu'elle pouvait. Azaan était dans le même état qu'elle. Ils se trouvaient tous les deux sympathiques et merveilleux. Il pensait qu'elle voudrait sans doute être son amie car lui aussi n'en avait pas.

« - T'es à quel collège ? lui demanda-elle.

- St-Emile.

- Ah bah comme moi ! Pourtant je ne t'ai jamais vu...

- Moi non plus ! »

Un long silence suivit cette conversation et Sacha reposa sa tête sur le sable, indifférente à la présence du garçon. Elle regarda Azaan qui fermait doucement les yeux. Il avait un corps musclé ! Mais à la vue de ce trésor, elle s'enfuit à toutes jambes chez elle, où elle reprit ses activités banales. Lui rouvrait les yeux avec force pour se rendre compte que cette étrange fille avait disparu. Il se leva et marcha vers les vagues, désespéré. Pourquoi était-elle partie ? Elle avait l'air si bien avec lui à peine s'étaient-ils rencontrés... Il voulait la revoir coûte que coûte. Midi venu, Sacha mangea en pensant à lui. Elle se précipita sur la plage avant d'avoir fini de grignoter avec l'espoir de le voir à nouveau. La journée fit qu'ils se croisèrent et restèrent tout l'après-midi ensemble, ainsi de suite les semaines suivantes. Elle s'arrangeait pour rentrer à l'heure, ainsi elle ne se faisait pas rosser par sa tante. La même chose pour lui. Azaan était un garçon assez discret, protecteur et tendre alors que Sacha était une fille pleine de caractère, ouverte et distante. Mais leur destinée avait fait qu'ils s'étaient rencontrés et qu'ils s'entendaient à merveille.

Lors d'un dimanche après midi, dans le petit bois qui longeait le village, Sacha et Azaan se promenaient, il lui fit une déclaration :

« - Sacha, je... je...

- Quoi ?

- Je... je c... crois que... je suis... tombé a... amoureux de toi !

- Pardon, je n'ai pas très bien entendu !

- Je suis tombé amoureux de toi !!!

- Ah... Euh, je ne sais pas quoi dire... »

Sacha jubilait en silence, elle aussi l'aimait mais ne voulait pas montrer qu'elle avait un gros faible pour lui. Malgré elle, elle fut obligée :

« - Moi aussi...

- Ah euh... D'accord lui répondit-il en bafouillant. »

Sur ce, Sacha s'enfuit à toutes jambes dans l'eau fraîche de l'océan. Peu lui importait d'être habillée, dans l'eau. Elle était heureuse, c'était tout ce qui comptait. Azaan la rattrapa et la prit par les épaules. Soudain, Sacha se retourna et l'embrassa. Sans réfléchir, sans penser à autre chose, elle plongea dans l'eau, toujours dans l'étreinte de Azaan. Ils allèrent loin, très loin au large, toujours enlacés l'un contre l'autre. Subitement, la nuit tomba. La lune était pleine. Sacha regarda Azaan et lui dit :

« - Regarde comme nous sommes loin de la plage. Ma tante va me gronder.

- Oui, c'est vrai. Mais pour l'instant, il faut s'occuper du moyen de revenir... »

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'une pluie d'étincelles bleu et argent déferlait sur leurs cheveux. Soudain, une jeune femme sortit de l'eau turquoise et leur dit d'une voix rêveuse :

« - La prophétie disait donc vrai. A l'âge de 16 ans, deux personnes aux apparences totalement différentes tomberaient amoureuses, à la pleine lune, loin de leur terre d'origine, et deviendraient des nôtres. »

A ce moment-là, la robe de Sacha se déchira et laissa place à une sorte de soutien gorge bleu indigo, incrusté de coquillages. Ses cheveux tombèrent en cascade sur ses fines épaules, ses ongles devinrent blanc nacre puis une magnifique queue de poisson lui poussa à la place des jambes. Elle était splendide, reflétait toutes les couleurs. Quant à Azaan, ses cheveux poussèrent au niveau de ses épaules, devinrent bruns et bouclés. Son tee-shirt se déchiqueta littéralement et le laissa torse nu. Ses jambes dorées se transformèrent en queue de poisson identique à celle de Sacha. Il prit la main de celle-ci et soudain, la jeune femme brune sortie de l'eau baisa leurs mains. Un dauphin bleu océan aux nageoires mauves s'incrusta sur leurs poignets respectifs. La femme les regarda tendrement et leur montra l'eau. Ils plongèrent en même temps et se rendirent compte qu'il leur était possible de respirer. Ils se dirigèrent alors vers les fonds marins, arrivèrent dans une zone enchantée. Un spectacle magnifique s'offrait à leurs yeux. Un immense coquillage de la taille d'un royaume abritait toutes sortes de sirènes, mâles et femelles. Tous d'une beauté éclatante. Il y avait

différents endroits, car le coquillage était vaste. Tout était doré ou blanc. Chaque parcelle du royaume était magnifique. Tout semblait illuminé d'une aura magique, faite pour émerveiller les passants. En l'occurrence, le royaume qu'ils occupaient était gardé par une dizaine de gardes tous vêtus de toges bleues et armés d'un trident or. Sacha, Azaan et la jeune femme prénommée Yuna passèrent devant les gardes et passèrent dans un rideau d'algues oranges. Ils arrivèrent devant un très grand trône en coquillage où était assis une sirène gigantesque, à la longue barbe blanche lui tombant jusqu'à la taille.

Il leur dit d'une voix grave :

« Mes jeunes gens. Vous faites à présent partie de notre peuple. Nous sommes tous des sirènes. Les humains n'ont aucun droit sur notre territoire. Nous repoussons toutes sortes d'influences de leur part. Mais cependant, nous vous avons acceptés, comme ma sœur Yuna vous l'a dit, seulement parce que j'ai besoin de successeurs, en revanche, je n'ai eu aucun enfant dans ma longue vie. Il était dit que lorsque le jour arriverait où mes successeurs arriveraient ici, je devrais quitter ce monde. Donc je vous laisse le soin de diriger mon royaume, car à présent, le dauphin gravé sur votre poignet démontrera votre sang royal et toutes mes sirènes sont à vos ordres. Adieu... » Sur ce, le roi sirène se transforma en une silhouette poudreuse, couleur or qui se métamorphosa par la suite en un coquillage doré qui rejoignit les autres sur le trône. Un deuxième fauteuil semblable à celui du roi se plaça à côté du premier. Subitement, une voix féminine entra dans la tête des deux nouveaux successeurs et leur expliqua tout, ce qu'ils faisaient ici, ce qu'ils devaient faire etc... Ils comprirent alors leur rôles. Soudain, Sacha dit à Azaan : « Je vais faire mes adieux à ma tante. »

Elle partit donc hors du royaume et arriva une heure après sur le rivage. Elle sortit la tête de l'eau et découvrit sa tante, beaucoup plus vieille que la dernière fois que Sacha l'avait vue, qui marchait pieds nus sur le sable et regardait d'un air triste la mer, le large. Elle se rendit soudain compte que Sacha était là, dans l'eau tout près d'elle et s'exclama :

« Ma chérie !! Où étais-tu passée, pendant toutes ces années, que fais-tu dans l'eau ? Et puis... CETTE QUEUE DE POISSON ! »

Elle prit le visage de Sacha dans ses mains et l'embrassa sur la joue.

Elle reprit : « Viens-là que je te sèche... »

Mais un vieil homme du même âge qu'Ariane dit :

« - Mon coeur, tu parles donc toute seule maintenant ?

- Mais non ! Regarde qui est dans l'eau ! C'est ma nièce Sacha, dont je t'ai tant parlé ! Ça fait quinze ans qu'elle est partie de la maison, et tout ce que tu trouves à me demander, c'est si je parle toute seule ?! »

Ariane, les larmes aux yeux, dit à Sacha :

« - Ma fille, viens là, tu dois avoir froid, viens !

- Mais ma tante, je ne peux pas venir, je ne suis plus une humaine, je fais partie du peuple des sirènes ! Regarde ma queue. Je venais pour dire Adieu, car ma place est dans l'océan à présent. Mais j'ignorais que le temps chez les humains passait plus vite que dans mon royaume. Ma tante, je suis souveraine à présent ! Mais lorsque je reviendrai au rivage, tu ne seras sans doute plus sur terre... Je t'aime ma tante, et je ne t'oublierai jamais ! Jamais ! »

Elle prit la main de sa tante dans la sienne et repartit dans l'eau. Ariane regarda l'eau, en scrutant ses profondeurs, vint à plonger au large dans son vieil âge, mais ne découvrit jamais le royaume de sa nièce. Au moment de mourir, sur son chevet, elle demanda à son mari : « Arthur, jette ce collier à la mer, loin, très loin. Enterre-moi sur la plage, à l'endroit où j'ai parlé toute seule, il y a 20 ans de ça... »

Sur ce, elle mourut, le sourire aux lèvres. Son âme retourna aux cieux, fit un détour au-dessus de l'océan et retourna auprès de son créateur, Dieu. Quelques mois après, Sacha, souveraine dans son royaume, apprit que seuls les humains qui les aimaient réellement pouvaient apercevoir les sirènes. Elle plongea alors, seule, dans les profondeurs de l'océan, et aperçut un collier rongé par le temps, posé au sol, sur le sable. Le médaillon qui le décorait était un cœur rouge sang. Elle le prit et sentit l'odeur de sa tante. Une larme tomba sur le médaillon qui s'illumina soudainement et donna la silhouette du visage d'Ariane, l'espace d'un instant, dans le médaillon. Elle revint un peu vers le bord, sur la plage de sa tante et découvrit sa tombe. Elle y déposa un baiser, laissa une belle algue dessus, enfila son collier et repartit dans son monde. C'est ainsi que finit son histoire. Peut-être qu'un jour, cela vous arrivera aussi...

Un petit rêve de liberté

Ecrit par Christophe Alby

Ce matin-là elle s'était levée en se disant qu'elle voulait trouver la liberté. Le soleil se levait sur la campagne parisienne... « Dommage » soupira-t-elle ! A ce même moment, le chef de la colonie arriva : « Tous en rang ! » cria-t-il, « A la file indienne ! » C'était ce qu'elle entendait tous les matins... Elle n'avait jamais connu autre chose.

Elle vivait un enfer avec ses compagnes de misère : elles étaient mal hébergées. Elles dormaient sur des feuilles à même la terre, les unes sur les autres. Il n'y avait pas de chauffage, il n'y avait pas de lumière ni de douche, et l'hygiène manquait. Tout était sale et puant. Elles avaient à peine de quoi manger. Si elles étaient malades, si elles se brisaient une jambe, elles devaient se débrouiller ! Si elles n'arrivaient pas à se soigner, elles mouraient et étaient jetées dans un trou sans fond. Notre héroïne savait que la vie était cruelle mais pouvait-elle être autrement ? Elle travaillait dur pour survivre. Si elle essayait de s'échapper, elle savait qu'on la jetterait en prison, comme toutes celles qui avaient déjà voulu partir. Sa meilleure amie, Lisa, avait essayé de s'enfuir de ce calvaire. Elle avait frappé un garde pendant l'exercice du matin et s'était sauvée vite. Mais ils l'avaient rattrapée et l'avaient enfermée au cachot. Tout le monde disait qu'elle était morte, qu'ils l'avaient tuée. Mais elle, elle croyait toujours que Lisa vivait quelque part, maltraitée et démunie certes, mais vivante... Voilà pourquoi, elle avait décidé de risquer le tout pour le tout, ce matin-là. Elle avait décidé de trouver la LIBERTE ! Parce qu'ici, dans cette prison où elle survivait, c'était trop l'ENFER !!!

Elle réfléchissait : comment s'évader ? Elle savait qu'il y avait trop de gardes qui les surveillaient pendant leur travail. Il fallait qu'elle passe par un endroit où les gardes ne pourraient pas la voir partir et ne s'apercevraient pas tout de suite de sa disparition.

Elle décida que ce serait pendant que tout le monde ramasserait les fruits. Les ouvrières y allaient d'habitude en fin de matinée pour remplir les réserves de la reine et de ses sujets. Il y avait un endroit, une sorte de petit trou, derrière le dernier pommier où les gardes ne pourraient pas la voir, ils seraient trop occupés à veiller à la récolte de ces fruits que la reine adorait. Ils ne feraient pas attention à elle. Après divers travaux pénibles, les gardes les amenèrent pour la cueillette des fruits. Elle s'arrangea pour être dans le groupe de celles qui allaient cueillir les pommes. Petit à petit, elle se dirigea vers l'endroit qu'elle avait repéré, vers

le dernier pommier de la rangée. Au moment où le garde fut occupé à punir une de ses amies qui avait fait tomber un fruit, elle se mit à courir vers sa cachette. Puis elle reprit sa course, elle courut aussi vite qu'elle le put mais les gardes la virent et se précipitèrent pour la rattraper. Elle n'avait pas le droit d'enfreindre la loi. Elle s'enfonça de plus en plus dans les herbes du champ, elle ne savait pas vraiment où elle allait mais elle courait tout droit, le plus loin possible de cette vie de souffrance. Hélas, les gardes à sa poursuite étaient plus endurants et plus forts qu'elle. Ils la rattrapèrent, ils la ligotèrent et la ramenèrent dans la colonie. Ils lui crièrent les règles pendant des heures pour que cela lui serve de leçon, la couvrirent de coups de bâton et enfin la mirent au cachot pour deux semaines.

Elle était tapie dans l'ombre, évanouie, allongée sur le sol. Elle entendit une voix qui murmurait « Emma, Emma, ... ». Elle se réveilla lentement et aperçut une de ses congénères en train de la soigner car elle avait pris de grands coups et était couverte de bleus. Elle lui demanda qui elle était. Elle lui répondit : « C'est moi, Lisa ! ». Dans sa tête, tout se bouscula ! Cette amie qu'elle croyait morte, était toujours en vie ! Elle n'en croyait pas ses yeux. Comment cela était-ce possible ?

Alors Lisa lui raconta comment elle avait survécu tout ce temps. Elle avait souffert en prison en se nourrissant de ce qui traînait par terre. Puis, un jour elle avait réussi à s'échapper car un garde avait oublié de fermer la porte du cachot à clé, il avait trop bu. Elle était arrivée à un grand rocher plat tout noir. De l'autre côté elle avait vu le PARADIS : des pommiers magnifiques à perte de vue, une grande prairie avec des fleurs de toutes les couleurs et de tous les parfums... Mais le seul obstacle, c'était ce gros rocher plat qui était gardé par des monstres aux yeux lumineux qui patrouillaient, jour et nuit, à une vitesse folle et qui empêchaient de gagner le paradis. Elle avait donc attendu au bord de ce rocher pour essayer de passer mais ses tentatives échouèrent. Au bout de quelques jours, les gardes la retrouvèrent et la jetèrent dans un cachot sombre et profond afin que personne ne puisse entendre ce qu'elle avait vu. Les gardes l'oublièrent et la laissèrent pourrir au fond de cette cellule jusqu'à aujourd'hui. Emma retrouva d'un coup son énergie et sauta dans les bras de son amie. Elle lui raconta qu'elle aussi avait voulu s'échapper mais que les gardes l'avaient rattrapée. Ils étaient très forts. Mais elle n'en pouvait plus, il fallait qu'elle sorte d'ici, à tout prix. Lisa lui avoua alors son secret : elle avait songé elle aussi à repartir, elle avait commencé à creuser un tunnel dont l'entrée était cachée par de petits cailloux et par de la terre. Mais, il y avait deux jours, elle s'était blessée et ne pouvait plus creuser. Emma hésita : s'échapper par un tunnel était très

risqué car si elles échouaient, ce serait la pire chose. Elles seraient certainement battues et fouettées à mort devant toute la colonie pour que cela serve de leçon. Mais si elles réussissaient, elles seraient enfin LIBRES ! Le rêve ! Dans sa tête, elle ne pensait qu'à partir mais elle avait toujours cette angoisse qui la paralysait. Lisa la rassura et lui dit que de toute façon, elles n'avaient pas le choix : c'était mourir dans ce cachot ou mourir en essayant de s'évader. Le plus important était d'être ensemble.

Emma accepta et demanda aussitôt de la conduire à l'entrée du tunnel. Lisa le lui montra et elles se précipitèrent ensemble dans ce début de tunnel de joie ou de tristesse. Emma prit un bout de racine et s'en servit pour creuser. Lisa, après avoir refermé l'entrée, la suivit. Pendant deux longs jours, Emma avançait dans le noir en creusant la terre, Lisa derrière elle la remettant pour qu'on ne puisse pas les suivre.

A un moment, Lisa dit à Emma d'arrêter. Elles étaient loin maintenant et elle pensait qu'il fallait creuser vers le haut. Ce fut plus dur car la terre leur tombait dessus mais Emma, épuisée, creusait encore et encore. Dans son petit corps, elle avait une force, une force qui la guidait vers la liberté.

Tout à coup, Emma sentit un courant d'air. Elle tapa fort avec son bout de racine et un rayon de lumière l'éblouit. Elles étaient enfin arrivées, elles sentirent un courant d'air frais les envelopper. Emma perça la surface de la terre et une forte brise s'engouffra dans le tunnel. Une brise de LIBERTE !

Elles sortirent du trou prudemment et découvrirent qu'elles étaient au bord du grand rocher plat. Il fallait donc essayer de traverser. Lisa était fatiguée et découragée. Elle pensait qu'elles n'arriveraient pas à surmonter cet obstacle, car elle avait déjà essayé sans succès. En effet, des monstres, avec des grondements sourds, n'arrêtaient pas de passer devant leurs yeux à une vitesse folle. Emma, elle aussi découragée, commençait à se dire que c'était la fin. Au moins elles étaient ensemble pour attendre la mort.

Mais au même moment, elles entendirent un énorme bruit aigu, un des monstres dérapa et rentra dans un autre avec une violence terrible. Les autres monstres essayèrent de les éviter mais plusieurs se rentrèrent dedans et ce fut le carnage total ! Puis le silence complet. Les deux amies, ébahies, en profitèrent pour courir vers leur rêve. La traversée fut longue, elles passèrent au dessus des carcasses de ces monstres sanguinaires, évitant des flaques de liquide jaunâtre. Elles avaient peur mais voulaient à tout prix arriver de l'autre côté. Elles franchirent une dernière bande blanche et se jetèrent dans l'herbe fraîche.

Leurs cœurs battaient à toute vitesse. Elles avaient réussi la GRANDE TRAVERSEE ! La liberté était sous leurs yeux, elles en rêvaient depuis si longtemps. Il y avait des pommiers à perte de vue, elles pouvaient enfin goûter ces fruits savoureux sans peur d'être frappées. Pas de garde, pas de loi, pas de reine... Il y avait vraiment tout ce dont elles rêvaient, et le calme, et la paix,... Après toutes ces émotions et ces jours passés sous terre sans manger, elles avaient grand faim. Elles se précipitèrent vers les magnifiques pommiers. Alors qu'elles attaquaient une pomme elles entendirent une voix :

« Vous avez vu ce qui s'est passé ? Ils en auront pour cher !! Toutes ces carrosseries cassées, cette huile répandue sur la route... Ah là là, ces humains ! Ils savent construire des choses magnifiques mais ils ne savent pas s'en servir ! »

Elles levèrent la tête et virent une chenille qui leur souriait tout en dégustant une pomme et leur demanda, curieuse :

« Mais au fait, que faites-vous ici Mesdames les FOURMIS ? »

Sous ma langue

Ecrit par Magalie Brémaud

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant que cela ne pouvait durer, qu'elle consacrerait toute son énergie à se libérer. A quoi bon être en mer si notre seul horizon se limite aux quatre murs de bois d'une cabine ? Elle ne supportait plus le roulis qui lui donnait la nausée et des vertiges. Elle désespérait d'atteindre le pont, de respirer l'air du large. Laisser ses yeux divaguer sur l'infini de la crête des flots. Au lieu de cela, ils s'abîmaient, dans la pénombre, sur des milliers de points de croix.

Elle étouffait dans ce tombeau sur l'eau, piaffait d'impatience de revoir le ciel mais le vacarme qui lui parvenait du pont lui glaçait les sangs. Elle distinguait des chaînes et leur frottement sur le bois, les aboiements du maître d'équipage hurlant ses ordres, des cris de femmes, des pleurs d'enfants et des claquements de fouets. Et parfois, une étrange musique ; les notes d'un accordéon à peine audibles sous les coups sourds de la cataracte d'un tambour; des pieds martelant le pont ; une sarabande qui s'évanouissait aussi rapidement qu'elle avait couvert les craquements du navire fendant les eaux de l'Atlantique.

Déjà le règne du soleil ? Encore celui de la lune ? Qui parmi nous aura rejoint ses ancêtres ? Autant que le baobab remette des feuilles après la saison sèche ? Autant que le grain de mil planté en terre donne à nouveau sa graine ? Depuis combien de temps nous vomissons dans l'immense ventre de bois du pays des hommes couleur mort ?
Sous ma langue, tu me protèges.

« - C'est impossible, lui serinait son père, quand elle le suppliait de sortir.
- Et la nuit, alors ?
- N'y compte pas non plus. Tu as perdu la raison ? Les matelots qui prennent leur quart te verraient et je n'ose imaginer la panique ! J'ai suffisamment soudoyé le capitaine pour te faire monter à bord. Maintenant, je dois tenir ma parole et tu ne sortiras que lorsque nous atteindrons les Antilles.
- Et ces autres femmes qui crient ? Elles ont bien le droit de sortir, elles !
- Quelles autres femmes ? Tu délires ma pauvre fille. C'est le vent qui gémit dans la voilure que tu entends. Il n'y a que toi et je veux que personne ne touche à un seul de tes cheveux. Sois patiente, demain on devrait apercevoir les îles du Cap Vert. Ça veut dire que d'ici deux mois, nous serons arrivés. »

Ce matin-là, elle ajusta à sa taille, en quelques coups de ciseaux et coutures, une redingote de son père. Dans la doublure, elle tailla de longues bandes qu'elle cousut bout à bout. Elle ôta, pour finir, la dentelle d'un pantalon court qu'elle devait porter sous ses jupons et dissimula ces vêtements. Lorsque son père la rejoignit pour dîner, elle resta silencieuse de peur de laisser paraître son effervescence.

Elle attendit ensuite que celui-ci s'endorme, bondit hors de son lit et alluma une chandelle devant un petit miroir suspendu. Le cœur battant, elle saisit ses ciseaux de brodeuse. Son visage de porcelaine, piqueté de tâches de rousseur, était déterminé. Elle enroula son index autour d'une de ses longues mèches rousses, approcha les lames argentées de ses racines et coupa sans hésitation. Une à une, les volutes de cuivre de sa chevelure tombèrent sur le plancher, au rythme du crissement des ciseaux. Hortense retenait son souffle, mais pas ses mains qui cisailaient avec ferveur les amarres la reliant à sa condition de fille bien élevée de la noblesse fortunée.

Elle souriait : un enchantement que le miroir n'avait plus connu depuis bien longtemps. Ce n'était pas tant sa nouvelle apparence qui la subjuguait mais sa facilité à accomplir cet acte. Elle ôta sa chemise de nuit puis banda méticuleusement sa poitrine naissante avec l'écharpe de doublure. La soie blanche effilochée, fine comme une mue, corsetait son buste. Elle enfila ensuite une chemise, la redingote ajustée et le pantalon dépouillé de dentelle. Elle empoigna la chandelle et quitta la cabine à pas de loup.

Alors, c'est ça le voyage au pays des ancêtres ? C'est ça mourir ? Mourir mangé par ces démons à la peau ivoire qui goûtent la sueur de chacun de nous ? Qu'est-ce qu'ils attendent ? Pourquoi ils retroussent nos lèvres si souvent ? Sous ma langue, ils ne te trouveront pas .

A peine déboucha-t-elle sur le gaillard qu'une bourrasque puissante la cueillit, éteignit sa chandelle, chahuta ses vêtements et s'immisça contre sa peau. Elle s'abandonna aux caresses du vent, tituba un moment la bouche grande ouverte, saoule d'iode et de fraîcheur dès les premières goulées. Elle sentit l'air déployer ses poumons comprimés dans son bandage de fortune.

Soudain, droit devant elle, la silhouette d'un officier mit un terme à son ivresse. Baignant dans la clarté de la lune pleine, il manœuvrait à la barre. Elle s'accroupit, progressa jusqu'au bastingage et resta tapie dans l'ombre des canons. La goélette balancée par la houle lui offrit bientôt un baptême d'embruns. Elle frissonna en scrutant les alentours : personne sur le pont en contrebas, hormis

quelques matelots endormis dans leur hamac. Elle se faufila jusqu'au grand mât contre lequel elle se plaqua.

« A quoi tu joues, moussaillon ? »

La voix hargneuse du gabier, perché dans les haubans du grand mât, la paralysa.

« Ne'm dis pas que ton quart est d'jà fini, vient donc m'aider ici à consolider la hune. Magne-toi de grimper ! »

Hortense resta figée. Que faire ? Regagner le gaillard en trombe ? L'homme à la barre risquerait de l'intercepter... La trappe ? A deux pas du grand mât, une béance sombre, unique échappatoire, laissait échapper des sons inquiétants. Elle rampa jusqu'à la trappe de la cale restée ouverte et s'y engouffra grâce à une échelle de bois.

« Hé ! Matelot ! Me dis pas que t'as pas eu ton compte avec les négresses qu'on a détachées tout à l'heure ! brailla encore la voix au-dessus. Ramène-toi ou je descends te chercher. »

Elle n'osa plus bouger, ni même respirer mais la puanteur qui régnait sous le pont lui arracha une quinte de toux. Les bruits de l'obscurité se précisaient et la pétrifiaient : chaînes, sanglots, gémissements. Quels pouvaient être les animaux attachés ici ? Les espèces sauvages capturées durant leur longue escale dans le Golfe de Guinée ? Son père les avait vaguement mentionnées, des savants à bord devaient les étudier. Des bêtes, à priori fort dangereuses : trois mois avaient été nécessaires pour les débusquer. L'air fétide irrespirable lui soulevait le cœur et elle plaqua sa manche sur son nez. Son pied buta au bas de l'échelle sur une lampe à huile qu'elle s'empressa d'allumer. Le silence se fit, seuls demeurèrent les craquements rauques du bois. Elle promena le halo autour d'elle mais, prise de panique, lâcha la lanterne, recula, se cogna contre l'échelle.

Qui es-tu lumière ? La délivrance ? Pourquoi l'homme couleur nuage détache des femmes à chaque règne de la lune ? Pourquoi il les ramène ici s'il les fait siennes ? Maudite race sans femelles qui vole les nôtres !

La nuit, je te garde au creux de ma paume car j'ai peur de t'avalier dans mon sommeil. Mais au matin l'un des nôtres m'a vu te cacher sous ma langue. À trois ils s'y sont mis pour me faire desserrer les dents. Louée sois la liane de cuir des démons blancs venue s'acharner sur nous avant que je te perde.

Des pieds humains. Des dizaines. Des pieds aux chevilles scellées dans le bois par des anneaux de fer. Des pieds vivants. Hortense resta clouée. Les corps semblaient sortir de leur torpeur, sans qu'elle n'en cerna précisément les contours... La peur l'empêchait de ressaisir la lanterne et la condamna à scruter les ténèbres. Des ombres ? Des hommes ? Des ombres d'hommes ? Des hommes noirs. Pourquoi ces hommes étaient-ils entassés là ? A quoi servait de capturer

ces sauvages ? Qu'avaient-ils bien pu faire pour subir une punition de la sorte ? On avait menti à son père. Il fallait absolument qu'elle le prévienne. Lui, cet érudit humaniste qui pensait contribuer, par ce voyage, à l'avancée de la science, s'indignerait immédiatement.

« Qu'est-ce-que tu fous là, bon sang ! » l'alpaga la voix sur le pont, depuis le bord de la trappe.

Hortense comprit qu'elle n'avait pas d'autre choix que de remonter. Elle peina à grimper l'échelle. Une main puissante la saisit par le col de sa redingote.

« Voyez-vous ça, s'étonna le marin qui l'avait agrippée. Qu'est-ce-que tu furètes par là, gamin ? C'est quoi cet accoutrement ? Qu'est-ce-que t'as fait de tes habits de matelot ? »

La jeune fille baissait les yeux.

« - Sachez, Monsieur, que je ne suis pas matelot, mais le fils de Monsieur de Sangleur, l'armateur de ce navire.

- Ah ! s'esclaffa le gabier, depuis quand de Sangleur a un fiston à bord ? Viens-donc tirer ça au clair chez le capitaine.

- Non, attendez », se débattit-elle en vain. Le marin la traîna par le col, comme une vulgaire poupée de chiffon, jusqu'à la cabine du capitaine.

« - Tu comprends, une bouche de plus à nourrir sur un bateau, ça compte. L'équipage me regarde de travers maintenant. Les hommes ne comprennent pas pourquoi je t'ai fait monter clandestinement, et encore moins l'absence de réaction du capitaine à ton sujet. Il va falloir que tu aides sans rechigner, sinon ils découvriront la supercherie, et là ma pauvre fille, je ne répons plus de rien s'ils apprennent qu'il y a une femme à bord. Certains sont si superstitieux qu'ils iraient jusqu'à la mutinerie pour éloigner le mauvais œil du bateau.

- Et détacher les négresses, ça ne porte pas malheur ?

- Comment ça ? Ces brutes épaisses de marins ne sont pas censés abuser de mes esclaves !

- Tes esclaves ?

- Parfaitement, je les ai acquis avec la fortune de feu ta pauvre mère. Grâce à eux, nous deviendrons riches, là-bas aux Antilles.

En attendant, demain, tu monteras sur le pont. Après leur repas, les nègres seront lavés, rasés et le chirurgien leur coupera les ongles. Tu l'aideras.

- Mais, père...

- Il n'y a pas de mais. Tu n'avais qu'à songer aux conséquences de tes actes plus tôt. Et pour avoir l'air moins ridicule, tu enfileras cet uniforme que j'ai acheté à un officier. »

Quand Hortense regagna le pont aux côtés du chirurgien ce jour-là, elle sentit un soleil de plomb peser sur sa nuque. La réalité la marqua subitement au fer rouge, aussi violemment que les esclaves avaient reçu les initiales de leur propriétaire dans leur chair : des grappes d'hommes, de femmes et d'enfants noirs, rassemblées autour de gamelles posées sur le pont, puisaient à pleines mains une pâtée qu'ils avalaient voracement. Elle baissa ses yeux brûlants de honte à la vue de ces humains presque nus manger comme des chiens. Une colère, mêlée de rage et de dégoût, l'envahit. Honte d'avoir été naïve, d'avoir cru son père et aux buts louables de leur voyage.

Une fois les gamelles vides, des matelots se chargèrent d'aligner les captifs contre le bastingage et leur jetèrent des seaux d'eau de mer. La froideur et le sel sur les brûlures des peaux noires excoriées généraient des cris, qui s'évanouissaient aux premiers claquements des fouets des marins encadrant la toilette.

Escortée par l'un d'eux, Hortense s'avança, la paire de ciseaux du chirurgien à la main, face au premier homme de la rangée. La carrure du torse nu, sa profonde couleur d'ébène, qu'elle osait à peine regarder, la troubla. Son regard resta furtivement accroché à l'épaule de l'esclave lorsqu'elle remarqua les initiales DS marquées au fer. De Sangleur. Cet homme et ses congénères appartenaient bien à son père.

Qui nous a jeté un sort ? Pourquoi les esprits que j'appelle restent impuissants face à ces démons pâles ?

Transmis par ma mère, tu étais autour de mon cou depuis ma naissance. Ils t'ont arraché comme ils m'ont arraché à ma terre.

A ta place, autour de mon cou : une cangue pour me traîner dans l'énorme ventre de bois. Dans la poussière, ils t'ont jeté. La poussière, je l'ai mordue pour te reprendre. Une pluie de coups est tombée mais plus de douleur : j'avais réussi à te cacher sous ma langue.

D'un geste avec le manche du fouet, le marin invita l'esclave à tendre ses avant-bras. Les mains d'Hortense tremblaient. Elle n'avait jamais tenu de mains d'homme, hormis celles de son père, en de rares occasions. Face à ceux du géant africain, ses doigts délicats de porcelaine fragile semblaient être ceux d'un enfant. Hésitants, ils tremblaient pour saisir chaque bout de phalange, ajuster les lames sur chaque ongle et découper minutieusement la corne qui répugnait Hortense. Le rouge lui montait aux joues, elle gardait les yeux baissés, d'autres paires de mains se présentaient, elle s'exécutait. Une colère, mêlée de dégoût, gonflait en elle. A la vue de la poitrine des femmes laissée nue, elle ne put retenir ses larmes.

« - Au diable votre sensiblerie jeune homme ! lui asséna le chirurgien, vous en

verrez d'autres. M'est avis que votre père aurait dû vous mettre au travail dès notre départ, ça vous aurait forgé le caractère. Dépêchez-vous un peu, vous en avez faits trente-sept et il vous en reste cent douze. Dans le même temps, j'en ai déjà tondus soixante et onze ! »

L'eau du lac des yeux de l'enfant clair comme l'aube ruissèle sur ses joues ? Sa race sait pleurer ? Comme le mien, son cœur peut se tordre ? Pourquoi sa peau est mouchetée comme un ciel étoilé ? Pourquoi ses cheveux sont dorés comme l'horizon qui avale le soleil ?

« Motabo, motabo, motabo ! » hurla un enfant noir en pointant son doigt au ciel.

« Motabo, motabo ! » reprirent plusieurs esclaves comme pour appeler les oiseaux tournant au-dessus du navire.

L'excitation gagna la ligne comme une trainée de poudre, le fouet claqua pour rétablir le silence.

Esprit du grand oiseau blanc, Motabo, fais de moi ta monture, soninké, viens me saisir, je danserai pour toi.

Un captif sortit soudain du rang pour se jeter au pied du mât de misaine : un paille-en-queue qui s'était assommé dans la voile, venait de tomber. L'homme saisit l'oiseau blanc strié de noir sous les ailes et plaqua un instant le bec rouge de l'animal contre son front. Puis il le porta à sa bouche et lui arracha sèchement quelques rémiges avec les dents, ainsi que les longues plumes souples de sa queue. Ses lèvres sanguinolentes crachaient encore une bouffée de duvet blanc lorsqu'un fouet vint claquer à ses pieds.

« Celui-là, c'est les dents qu'il faudrait lui arracher en plus des ongles ! » commenta le matelot en train de le mater. Il le fit s'agenouiller, baisser la tête puis lui écrasa les mains pour qu'il lâche les plumes de l'oiseau décheté. Mais les poings de l'esclave saignèrent sous les coups sans s'ouvrir.

« - Regardez-moi ce sauvage ! s'exclama de Sangleur. Vous êtes sûr de pas trop affamer ces pauvres bougres, capitaine ? Je vous rappelle qu'ils doivent être rutilants quand nous débarquons.

- Je sais ce que je fais de Sangleur. Leur donner plus, ce serait risquer de leur donner les moyens de se révolter. Au Cap Vert, ils vont pouvoir se requinquer un peu. En attendant, on va isoler ce fauteur de troubles pour de bon. Ce n'est pas la première fois qu'il sème la pagaille. Au début, on a bien essayé le fouet...

- Rappelez-vous que je ne veux pas d'un nègre couvert de cicatrices, il deviendrait invendable.

- Rassurez-vous de Sangleur, notre chirurgien sait maquiller les plaies très habilement avec un peu de goudron. Savez-vous qu'à chaque esclandre, chamaillerie entre eux, cet énergumène est impliqué ? Mon barreur a d'ailleurs sa petite idée sur lui. Il pense qu'il était féticheur dans sa tribu, vous voyez, une sorte de sorcier. Il semblerait que certains esclaves lui en veulent à mort car il ne peut rien pour les sauver. L'autre jour, trois d'entre eux se sont rués sur lui pour lui écarter en vain les mâchoires. Comme il passe son temps à proférer des formules sans effet, ces sauvages voulaient tout bonnement lui arracher la langue ! »

Hortense savait qu'il était là, derrière la cloison de bois car elle entendait parfois le cliquetis de ses chaînes. « Motabo babouliouou soninké », murmurait en boucle l'esclave, à demi-voix. Est-ce-qu'il prie ? Est-ce-qu'il profère des formules magiques ? Le capitaine l'a bien appelé « féticheur » ? Rongée par la curiosité, elle posa sa louche et vint plaquer son œil contre la seule fente entre les planches de bois. Elle devinait la silhouette de l'homme dans la pénombre, bras écartés paumes tendues vers le plafond, il poursuivait ses incantations : « Motabo babouliouou soninké. »

Depuis le pont, le tonnelier, ravi d'avoir réquisitionné le fils de Sangleur pour l'aider à gérer les réserves d'eau, interpella Hortense.

« - Et cette barrique, tu as fini de la filtrer ?

- C'est bientôt prêt, Monsieur ! » hurla-t-elle en reprenant son labeur devant le tonneau. Elle n'entendait plus l'esclave, ni ses chaînes, seulement les gémissements rauques du navire et le ressac contre la coque. Elle s'approcha de nouveau de la fente et recula immédiatement.

Œil ciel aux paupières de nacre qui battent comme les ailes du papillon de la fin de la saison des pluies, qui es-tu ? Peau de voie lactée, qui es-tu ?

Un œil sombre la fixait, sans ciller. Elle ajusta de nouveau son œil bleu devant la fente et se noya dans le miroir de l'étrange pruneau de jais cerclée d'ivoire. Cet onyx brillant la fascinait autant que la musique du souffle de l'homme contre lequel elle était malgré la paroi. Son cœur se déchaîna. Elle plaqua enfin complètement son œil sur la brèche et ses cils frôlèrent ceux du captif. Infinitésimale caresse. Un instant, elle oublia qui elle était et le maudit navire dans lequel elle suffoquait. Pour la première fois, le roulis avait cessé de la torturer : il la berçait.

Le secret d'Hortense lutinait ses pensées un peu plus chaque jour. Quand le tonnelier lui ordonnait de descendre à la cale d'eau, une ferveur indéfinissable s'emparait d'elle. Un matin, elle dissimula sous sa chemise un gobelet d'étain qu'elle remplit d'une louche d'eau filtrée. Elle quitta la pièce des tonneaux, la timbale à la main, souleva le loquet de la porte voisine et poussa doucement la porte. Depuis qu'elle avait coupé ses longues boucles rousses, elle n'avait jamais été autant fébrile. L'homme accroupi se recula brusquement dans un bruit de chaînes. Elle ne parvint pas à discerner son regard. Elle se baissa lentement, scrutant l'obscurité à la recherche des yeux de l'esclave. Elle posa le gobelet sur le sol en le maintenant de peur que le roulis ne le renversât. Tel un oiseau de proie, une immense main noire fondit aussitôt sur son poignet. Elle cria, libéra sa main de l'étreinte et quitta la cellule précipitamment.

« - Diantre, de quoi peut-el... il souffrir ?

- C'est trop tôt pour le dire. Ses dents sont bonnes, c'est sûr, c'est pas le scorbut. Ni la dysenterie encore moins le typhus ou la fièvre jaune. Une trop grande fatigue, sans doute.

- Il faut dire que vous ne vous gênez pas pour l'employer, ici et là, à différentes corvées...

- C'est toujours mieux que l'abrutissement qu'il gagne à rester enfermé dans votre cabine, de Sangleur. Peut-être l'avez-vous libéré trop tard, le mal est fait...

- Quel mal ?

- Un jeune homme de quinze ans a bien d'autres choses à faire que de lire vos volumes de Voltaire, enfermé. Il a cruellement manqué d'exercice depuis notre départ de la Rochelle. Rendez-vous compte, cent quatre-vingt-deux jours de captivité ! Vous croyez que l'on force vos esclaves à danser sur le pont pour le plaisir ? Je me demande, si au bout du compte, ils ne sont pas mieux traités que votre fils.

- Je ne vous permets pas ! Parlons-en des esclaves. Combien de morts ce matin ?

- Trois.

- Et à partir de combien vous allez vous alerter ? Peut-être serait-il temps d'en mettre certains en quarantaine ? Vous êtes médecin, oui ou non ? Si ça se trouve mon fils, en vous secondant dans vos besognes, a attrapé une saloperie à leur contact... Ça ne peut être que ça...

- Alors, pourquoi je ne suis pas malade, moi aussi ? »

De Sangleur était atterré. Il veillait sa fille depuis quatre jours et quatre nuits.

De fines gouttes de sueur perlaient sur son visage blafard, la fièvre ne la quittait pas. Dans son délire, un même murmure s'échouait sur ses lèvres de temps à autre : « baligba, baligba ». Elle gisait inconsciente sur le ventre, les épaules dénudées. L'étoffe du drap qui la recouvrait paraissait sale et grossière à côté de l'albâtre de sa peau diaphane.

Il arriva escorté par un matelot qui, après lui avoir ôté ses chaînes, le conduisit au bord du lit. Il s'agenouilla et déploya ses immenses bras. Ses mains de féticheur tracèrent des arabesques au-dessus du corps inanimé d'Hortense avant de rabattre le drap sur ses reins.

« - Je ne veux pas qu'il la touche.

- Calmez-vous, de Sangleur. Laissez-le faire. Il ne lui fera aucun mal. Maintenant taisez-vous », lui ordonna le chirurgien.

Quel est ce lien fin comme la peau du serpent ?

Il l'a délivra du long bandage de soie blanche froissée empêtré autour de son torse et de sa taille. Il fouilla ensuite la pièce du regard, s'empara d'une vasque d'étain posée sur la table et d'une paire de ciseaux. Ayant ignoré jusque-là le chirurgien et l'armateur, il se posta devant ce dernier, que l'inquiétude fit reculer d'un pas.

Il lui saisit tranquillement la main, mais de Sangleur la retira brutalement.

« - Bon sang, qu'est-ce-qu'il me veut ? Faites quelque chose, je ne veux pas qu'il me touche.

- Calmez-vous de Sangleur et songez que la vie de votre fils est peut-être à ce prix. »

L'armateur se laissa prendre la main avec réticence mais se rétracta de nouveau dès que le féticheur y approcha les ciseaux.

« Je serais vous, j'obéirais, insista le chirurgien entre ses dents, on ne sait pas de quoi il peut être capable si vous le contrariez. »

Le père d'Hortense abandonna sa main à l'esclave qui lui coupa minutieusement un bout d'ongle qu'il déposa dans la vasque d'étain. Il retourna au chevet d'Hortense et enflamma la bande de soie blanche auprès d'une chandelle. Il plongea ensuite le ruban de feu dans la coupe de métal et attendit qu'il se consume. Enfin, il porta lentement son index à sa bouche et le trempa dans la cendre.

« Motabo soninké » commença-t-il à murmurer en dégageant d'un pli de son pagne les plumes de l'oiseau qui lui avaient coûté la peau de ses doigts. De plus en plus nerveux, de Sangleur arpentait la cabine à côté du chirurgien, stoïque. Du bout du doigt, le féticheur traça le contour de chaque omoplate d'Hortense

avant d'y déposer délicatement deux longues penne de paille-en-queue. Il retira de sa bouche un cauri dissimulé sous sa langue depuis sa captivité. Il plaça sur la nuque de la jeune fille ce coquillage grigri à peine plus gros qu'un grain de café.

Comment un enfant peut-il être aussi frêle ?

« Motabo soninké, Motabo soninké... »

Son incantation devint lancinante, ses bras fouettèrent l'air et il ferma les yeux. Il entra en transe, majestueux, tourbillonnant sur lui-même.

« - Le voilà devenu fou, ma parole, tenta de s'interposer de Sangleur.

- Restez calme ! Vous risquez, sinon, de tout gâcher. N'est-ce pas le moment ou jamais de savoir ce que vaut vraiment la magie de ces sauvages ? »

Pendant sa danse, le cauri glissa. Hortense avait-elle bougé ? Le sorcier, les yeux toujours clos, retourna alors le corps inanimé et y enchâssa délicatement le précieux coquillage dans le nombril. En s'ouvrant, les yeux du guérisseur s'écarquillèrent sur le rose infiniment tendre de la pointe des seins de la jeune fille. Éberlué, il bondit en arrière et se prosterna.

Motabo ! Une femme ? J'ai transformé un être ! Motabo, le pouvoir que tu m'as donné n'a jamais été aussi grand ! Motabo, refais de moi ta monture et envole-moi loin d'ici !

« - Qu'est ce qui se passe ? intervint de Sangleur en découvrant le féticheur les yeux convulsés. Ça suffit maintenant, sortez-le moi d'ici. Je ne veux plus qu'il touche à ma fille. Ramenez-le tout de suite dans sa cellule.

- Je comprends mieux votre nervosité maintenant, souffla le chirurgien estomaqué. Je n'aimerais pas être à votre place quand l'équipage s'apercevra que votre héritier est, en fait, une donzelle... »

Le lendemain, à l'aube, Hortense ouvrit un œil, puis l'autre. Son père l'étreignit vigoureusement.

« Ma chérie, j'ai tellement eu peur de te perdre. Cela fait quatre jours que je te veille avec le chirurgien, et grâce au ciel, tu as l'air d'aller mieux. Nous sommes au mouillage aux îles du Cap Vert, tu vas pouvoir retrouver un peu la terre ferme. «

Un matelot surgit soudain affolé dans la cabine.

« Monsieur de Sangleur, hurla-t-il, un nègre vient de sauter par-dessus bord pendant la danse ! »

L'armateur se rua sur le pont où tous les esclaves, appuyés au bastingage, vociféraient en direction d'une tête qui dépassait des flots.

« - C'est le féticheur, affirma le barreur. On envoie la chaloupe, capitaine ?

- Pas la peine, s'interposa de Sangleur. Qu'on le laisse se noyer. Il nous a suffisamment posé de problèmes.

- Baligba, Baligba » continuaient à scander les esclaves.

Troublée par l'agitation sur le pont, Hortense s'enveloppa dans le drap qui la couvrait. En ajustant l'étoffe contre elle, ses doigts effleurèrent sur son bas ventre l'émail d'un cauri serti dans son nombril. Ses yeux s'arrondirent de surprise et elle couvrit le coquillage de sa paume. Elle se posta à la petite lucarne de la cabine. Un paille-en-queue majestueux prenait son envol dans la lumière laiteuse.

Sous ma langue, tu n'es plus. Tu protèges l'enfant femme aux doux cils de feu. Sous ma langue, de l'air, une dernière fois. Sous ma langue, l'eau salée.

L'eau salée que je fends de mon bec pour pêcher. L'eau salée qui baigne mon ventre quand je me laisse porter par les flots et qui ruissèle quand je secoue mes ailes. L'eau salée, étendue émeraude que je survole au gré des vents qui la caresse. Me voilà né en toi, Motabo. Perché sur le grand mât, je domine cette étrange forêt de vergues, voilures, haubans et cordages, le soleil sèche mes plumes. Une musique confuse s'élève du pont : des centaines de pieds noirs cognent en cadence avec rage et désespoir.

Dancez frères humains, sous la menace des fouets, jusqu'à l'épuisement mais dansez. Juste pour ne pas oublier ce qu'est la liberté.

Voler

Ecrit par Marie Vergès

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant que cela ne pouvait durer, qu'elle consacrerait toute son énergie à se libérer. Cette belle résolution s'effritait d'heure en heure. La buse qui planait à quelques mètres au dessus de l'immeuble tournoya lentement avant d'atterrir serres en avant sur l'herbe et de s'emparer d'un mulot puis redécolla en suivant, ses ailes brunes déployées sur fond de ciel gris sans que personne à part Josiane ne la remarque. Debout devant deux jardinières de géraniums, arrosoir à la main, elle suivit l'oiseau d'un regard fasciné jusqu'à ce qu'il disparaisse. Elle scruta le ciel, tentant de prolonger ce petit instant de bonheur dans une vie qu'elle qualifiait de triste et même de foutue, car elle n'attendait plus rien de lendemains qui ne chantaient pas. Et d'ailleurs que pouvait-elle espérer ? Une réponse à une annonce genre : RMiste cinquante-sept ans, célibataire, deux enfants ne donnant des nouvelles qu'en cas de problème, quinze à vingt kilos de trop et les jambes de plomb qui vont avec, plusieurs épisodes dépressifs, cherche prince charmant riche et beau pour relation durable ? Elle rit silencieusement. Ou alors tomber accidentellement du balcon ? Elle se pencha en avant, évaluant la distance jusqu'au sol. Non, il faudrait habiter deux étages au-dessus pour ne pas se rater et déménager maintenant... Un moineau se percha sur le bord d'une jardinière la fixant d'un œil impertinent, elle lui sourit, il sautilla devant elle comme un danseur qui fait son show puis s'envola vers le platane le plus proche. Elle soupira, il fallait faire les courses, sans voiture évidemment. Le docteur lui avait prescrit de l'exercice physique, au cas où elle voudrait vivre plus longtemps. Elle respira profondément, ferma les yeux quelques secondes. Ne pas se laisser aller, il fallait qu'elle tienne sa promesse du matin.

Tirant un cabas sur roulettes plein à craquer, elle remonta péniblement une petite côte sous les premiers grondements de l'orage. Un couple la croisa, la femme, mince et souriante dans sa robe d'été et l'homme aux tempes grises, absorbé dans la contemplation de sa chérie. Josiane évita leur regard et ne répondit pas au salut de la femme. Elle sentait son cœur se serrer sous l'effet de la tristesse et de l'envie. Elle imagina un instant ce que serait sa vie avec un amoureux qui lui porterait son cabas, l'emmènerait en ballade dans la nature regarder les oiseaux. Des larmes lui piquaient les yeux, elle regarda le ciel et vit la buse, insouciant et légère. Voler comme elle, monter vers les nuages en laissant tout le poids de sa vie par terre et regarder s'agiter des humains à taille de fourmis

sans être concernée, voilà ce qu'elle voulait. Sur le trottoir d'en face, son voisin octogénaire, M. Larré, traînait les pieds dans des baskets rutilantes et avançait le dos courbé, ses beaux cheveux blancs soulevés par de petites rafales de vent. Il allait chercher son pain au centre commercial du quartier et son obstination à commander à ses jambes chancelantes d'avancer émouvait Josiane, elle se sentit un peu honteuse de sa déprime.

Les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur ses joues alors qu'elle atteignait la porte d'entrée, elle devait encore monter deux étages et hisser le cabas marche après marche. Au palier du premier, la porte de gauche s'ouvrit encadrant la silhouette trapue de Mémé Guérin.

« - Quand est-ce que tu viens me voir ? » fit-elle avec son accent chaleureux du Lot et Garonne.

« - Dès que je peux, Odette.

- Oui mais quand ? Cet après midi ?

- D'accord. »

Josiane continua son ascension, elle n'avait pas envie de la voir aujourd'hui, de l'écouter raconter ses souvenirs de jeunesse, mais c'était difficile de dire non. Mémé Guérin était encore plus seule qu'elle et qui s'en souciait ?

Une fois les courses rangées, elle hésita sur le menu du déjeuner, peut-être quelques tomates et courgettes avec du jambon, histoire de retrouver un peu de tonus. La flemme prit le dessus et elle ouvrit une boîte de cassoulet premier prix. Après ce repas vite expédié, elle s'allongea sur le canapé du salon et s'endormit. Elle volait maintenant au milieu d'une foule d'oiseaux de toutes les tailles, ses bras étendus ressentaient les vibrations de l'air qui la portait, sa tête lui servait de gouvernail. En la levant, elle montait au-dessus des pigeons et passereaux et rejoignait une troupe de rapaces où se mêlaient aigles, buses, vautours et même hiboux. Elle se dit que c'était étrange de voir un hibou voler le jour. La buse brune se rapprocha d'elle, semblant l'encourager à aller encore plus haut. Elle la suivit mais une lumière intense l'aveugla, elle sentit qu'elle perdait de l'altitude et plongea vers des rochers noirs. Un bruit fracassant la réveilla en sursaut, le tonnerre fit vibrer les vitres et des gouttes d'eau rageuses s'écrasèrent sur le balcon. Elle regarda sa montre pour constater, effarée, qu'elle avait dormi deux heures.

« Tu sais, j'ai regardé les cartes pour toi aujourd'hui et il va t'arriver quelque chose d'extraordinaire, un changement total. Si c'est vrai ! »

Odette fit tinter sa cuillère à café sur le mazagran en céramique, comme pour donner plus de force à ses propos. Elle fixait la nappe d'un œil vide, apparemment hypnotisée par le dessin de ses carreaux rouges et blancs. Josiane,

incrédule, se demanda si sa voisine n'était pas atteinte des premiers symptômes de sénilité. Non, Mémé Guérin avait un esprit très lucide et un regard perçant, parfois un peu effrayant. Elle tirait les cartes pour passer le temps, sans avoir prédit d'ailleurs quoi que ce soit de juste.

« - Ah bon ! Je vais gagner au loto ? »

- Non, non, c'est beaucoup mieux que ça. »

Josiane haussa les sourcils, un petit sourire au coin des lèvres.

« - Quoi, alors ? »

- Je te l'ai dit, quelque chose d'extraordinaire ! »

Quand Odette était énervée ou émue, elle roulait les r avec plus de conviction.

« - Tu verras que j'ai raison ! »

- Moi je veux bien te croire, mais ce que je voudrais... c'est impossible.

- C'est quoi ? »

Josiane hésita, elle n'en avait jamais parlé. « J'aimerais voler ! »

Odette réfléchit sans quitter la nappe des yeux, sa main chassa de la toile cirée des miettes invisibles. Puis elle leva les yeux :

« Mon petit fils pourrait t'aider. Il fait du parapente. »

Josiane faillit éclater de rire, une image d'elle-même harnachée comme un aviateur des années vingt lui ayant traversé l'esprit.

« - A mon âge ? Et je ne suis même pas sportive ! »

- C'est pour tout le monde. Ils font des baptêmes de l'air. Il paraît qu'il y a des gens de plus de soixante-dix ans qui s'y mettent !

- Non, c'est vraiment pas pour moi ! Merci pour le café, la prochaine fois, tu viens le prendre chez moi. »

Josiane était déjà dans le couloir et entendit Odette derrière elle :

« Je vais appeler mon petit fils ! »

Elle remonta l'escalier, à la fois amusée et agacée. Du parapente ! Mémé Guérin avait voulu l'aider mais elle était vraiment à côté de la plaque, elle aurait mieux fait de lui donner la recette de son clafoutis aux cerises.

Elle contemplait son image dans la glace de l'armoire, l'oiseau était entré par la fenêtre grande ouverte et ses serres s'étaient refermées sur le dos de Josiane qui ne bougeait pas. Elle ne sentait rien, ni douleur, ni peur. Les ailes sombres se déployaient de chaque côté de ses épaules, leur envergure grandissait et elle sentit ses pieds décoller du sol. Un courant d'air violent l'attirait vers la fenêtre, elle bascula dans le vide. La sonnerie du réveil ne lui laissa pas le temps de se servir de ses ailes.

Christophe sifflotait en doublant le poids lourd, Josiane à côté de lui n'en menait pas large.

« Tu vas voir, c'est génial ! Et y a pas de danger, hein ! Les moniteurs font tout le boulot. »

Qu'est-ce qu'elle faisait dans cette voiture avec ce jeune mordu de parapente ? Tu vas te couvrir de ridicule, ma fille, comme la première fois que tu es allée à la piscine avec l'école et que tu as refusé d'entrer dans l'eau. Tu n'arrêtais pas de pleurer, et la maîtresse a dû...

« C'est là ! » Christophe pointa du doigt un préfabriqué rectangulaire adossé à une pente herbeuse. Il se gara juste devant l'entrée du bâtiment, au-dessus de la porte s'étaient en lettres bleues les mots « Ecole de parapente ». Josiane triturait ses mains, se demandant si elle aurait la force de marcher.

« Tu viens ? » Elle descendit lentement, mal à l'aise dans son K-way qui lui ajoutait quelques kilos bien superflus. Le petit fils d'Odette était déjà à l'intérieur, bavardant en habitué avec la fille de l'accueil, saluant de la main deux hommes jeunes qui entraient derrière Josiane.

« C'est pour un baptême » fit Christophe. La jolie blonde regarda Josiane d'un air dubitatif, puis dit à Christophe : « Elle sait comment ça se passe ? »

Elle ne veut pas de moi ici. Josiane se tourna et fit un pas vers la sortie mais Christophe répondait déjà qu'il lui avait expliqué et que Gégé serait bien pour le baptême. Gégé répéta ses instructions pour le décollage, il faudrait juste courir quelques mètres dans la pente avant de se lancer. Après, elle serait assise et pourrait profiter du paysage sans aucun souci. Josiane, gênée par son attirail de vol, fixait la moustache blanche du moniteur. Il avait des yeux clairs et doux, et n'était pas très grand. Elle courut lourdement et aussi vite qu'elle put, ils s'envolèrent tranquillement. Son cœur fit un grand bond dans sa poitrine plus par surprise que par peur. Elle regarda le sol s'éloigner puis releva la tête pour admirer la montagne autour, hochant la tête en réponse aux divers « Ça va ? » de Gégé derrière elle. Bien sûr que ça allait, elle était heureuse et poussait de petits cris. Puis elle riait en regardant de nouveau la terre loin sous ses pieds. Josiane, ça y est, tu voles pour de vrai ! Libre comme un oiseau ! Et c'est aussi bien que dans tes rêves ! La voix de Gégé l'avertit de se préparer à l'atterrissage. Elle fit non de la tête, elle ne voulait pas s'arrêter. Le sol se rapprochait maintenant et Gégé lui dit de se redresser. Les pieds de Josiane touchèrent le sol un peu trop vite et sa cheville gauche se tordit, la faisant crier de douleur. Elle resta à demi allongée sur l'herbe, le moniteur à genoux à son côté, il avait les yeux inquiets et la moustache frémissante.

Elle compta les sonneries du téléphone, neuf, puis le silence. Est-ce qu'on allait lui ficher la paix ? Installée sur le canapé, elle contemplait sa cheville enflée sous le bandage. Une banale foulure, deux jours de repos, compresses de glace. Sans oublier les cataplasmes au chou que Mémé Guérin s'était fait un plaisir

de lui porter. Bien peu de choses pour un vol aussi beau. Elle avait bien fait de s'offrir ce baptême. Sa fille était d'un tout autre avis. Elle avait téléphoné ce matin, s'indignant de l'inconscience de sa mère qui malgré son RMI claquait soixante dix euros dans une activité débile. Elle lui avait rappelé au passage qu'elle aussi aurait eu besoin de tunes pour des choses essentielles. Elle ne m'a même pas demandé des nouvelles de mon pied, soupira Josiane. Désabusée, elle se leva avec précaution et clopina jusqu'à la fenêtre ouverte du balcon. Où étaient passés les oiseaux ?

La sonnerie du téléphone dans son dos la fit sursauter. Cette fois-ci elle répondit. Une voix d'homme demandait de ses nouvelles, elle lui fit répéter son nom. « Ah ! C'est vous ! Oui, je vais bien... Encore un jour de repos... Non, ce n'est pas de votre faute... » Elle eut un petit rire : « Je ne suis pas une grande sportive. Peut-être un jour... » Elle raccrocha, un petit sourire aux lèvres. Il s'inquiétait d'elle. Elle revoyait ses yeux clairs et son teint hâlé, un petit frémissement la parcourut. Et si...

Un léger bruit derrière elle. Elle se retourna, la buse brune était perchée sur le bord de son balcon et la fixait. Josiane, stupéfaite, resta figée. L'oiseau ne bougea pas non plus. Un flot de tendresse envahit son cœur, une minute d'éternité et de beauté offerte par ce petit être ailé. La sonnette de la porte d'entrée retentit, et la buse s'envola. Josiane, râlant à voix basse, ouvrit la porte à une Mémé Guérin joyeuse, portant un gâteau emballé de papier aluminium, Christophe l'accompagnait. Ils s'installèrent tous les trois devant un café. Josiane mentionna l'appel de Gégé et leur dit qu'elle le trouvait vraiment sympathique ; Odette tourna la tête vers elle, l'œil intéressé, Christophe fit : « Oui, c'est vrai, c'est un type très cool... Sa femme aussi d'ailleurs. C'est une mordue comme lui. » Josiane contempla sa tasse en silence, refusant de rencontrer le regard désolé de Mémé Guérin.

« - Il t'a trouvée très à l'aise pour ton baptême.

- Ah oui ? »

Il lui tardait d'être seule maintenant. Christophe continuait son monologue enthousiaste sur le parapente, sa grand-mère l'interrompt : « On va te laisser te reposer. »

Josiane marchait normalement maintenant, cela aurait dû la réjouir mais elle se sentait déprimée, sans doute le contre-coup de son vol en parapente. Se libérer du poids de sa vie, tu parles ! Et ce début de fantasme amoureux ! Qu'est-ce que tu croyais, ma pauvre, que tu allais encore séduire à ton âge ? En plus, elle n'avait pas revu la buse depuis une semaine au moins, même les passereaux ne fréquentaient plus son balcon. Qu'est-ce qu'il fallait faire ? Retourner chez le

médecin se faire prescrire des antidépresseurs ? Déménager ? Pour aller où ? Elle regarda la convocation de Pôle Emploi à un entretien et eut un sourire amer. Comme s'ils allaient lui trouver un travail ! Toutes ces pensées tournaient en rond dans sa tête sans l'ombre d'une solution.

La matinée était déjà chaude, elle décida de marcher jusqu'au petit parc derrière les bâtiments. Assise dos à la route sur un banc ombragé entouré de beaux chênes, elle constata avec plaisir qu'elle était seule dans cette petite oasis. Elle écouta les trilles des oiseaux cachés dans le feuillage épais et ferma les yeux. Elle s'envola de nouveau, sans voile ni ailes, décrivant des cercles au-dessus des arbres. La buse la rejoignit mais elle était différente, son plumage était clair et ses yeux gris. Elle lui dit que tout irait bien, il fallait juste continuer à voler. Josiane se réveilla brusquement. Installé sur le banc d'en face, un homme aux cheveux clairsemés l'observait. Elle détourna la tête, gênée par son regard. « Quel beau temps ! » Elle fit un vague oui de la tête. La soixantaine, d'apparence soignée, blazer bleu marine et pantalon blanc, son chapeau d'été posé sur le banc.

Il reprit, avec un geste vers le ciel : « Nos petits chanteurs sont en forme aujourd'hui ! »

Josiane se tourna vers lui, d'habitude elle n'aimait pas bavarder avec un inconnu mais celui là semblait sympathique.

« Vous aimez les oiseaux ? »

Il lui sourit : « C'est ma passion. Et vous ? »

« - Oh oui ! Heureusement qu'ils sont là.

- Vous avez des préférés ? »

Elle leva la tête vers le ciel et vit la buse qui passait au-dessus des villas sur la gauche. Elle la montra du doigt, il regarda dans la direction indiquée et dit, enthousiaste : « Buteo buteo. C'est un bon choix ! »

Il ajouta : « C'est le champion de la vue perçante chez les rapaces. ».

Il lui raconta des anecdotes amusantes sur toutes sortes d'oiseaux. Arnaud savait aussi reproduire le cri et le chant d'une douzaine de passereaux, rapaces, corvidés. Il s'était lancé dans une imitation parfaite du cri de la buse quand le rapace qui planait au-dessus d'eux descendit et se posa sur le dossier du banc de Josiane. Arnaud resta bouche bée, Josiane se retourna lentement, le cœur battant. C'était la buse qui était venue sur son balcon, elle en était sûre. L'oiseau resta quelques secondes puis s'élança rejoindre son compagnon dans le ciel, ils planèrent un long moment au dessus du square avant de repartir vers l'ouest. La voix d'Arnaud la ramena sur terre.

« - Vous l'avez appelé, n'est-ce pas ?

- Mais non ! C'est quand vous avez imité son cri ! »

Arnaud fit un geste de déni. « Ca n'est jamais arrivé avant. C'est vous qui l'avez attiré ! »

Elle lut de l'admiration dans son regard et, brusquement, elle lui raconta tout ce qui s'était passé avec la buse. Et aussi son baptême de parapente, ses rêves de vol avec les oiseaux, et même ses difficultés avec ses enfants. Elle ne se rappelait pas avoir autant parlé d'elle depuis l'adolescence. Il l'écouta avec attention jusqu'au bout, puis il regarda le sol sans rien dire. Elle eut peur de l'avoir ennuyé avec ses histoires.

Elle allait lui dire qu'elle devait rentrer quand il releva la tête et annonça : « C'est peut-être votre animal totem ! » Josiane écarquilla les yeux.

« Les Chamanes Indiens d'Amérique croient que nous sommes chacun reliés à un animal qui nous protège et nous montre le chemin. Il semble que ce soit la buse pour vous. »

Elle lutta un moment entre sa raison qui lui disait qu'Arnaud était un gentil fêlé et une petite voix qui affirmait qu'elle ressentait cette mystérieuse connexion dont il parlait.

Il se leva : « Vous avez de la chance, vous savez. »

Il lui sourit et mit son chapeau : « A bientôt, amie des oiseaux ».

Il s'éloigna et disparut dans le tournant de la rue qui longeait le parc. Elle regarda les chênes autour d'elle, le ciel sans nuage et se vit soudain marcher en robe à fleurs aux côtés d'Arnaud. Oui, sa vie venait de changer. Elle se leva joyeuse et légère et, avant de quitter son oasis de verdure, envoya un baiser du bout des doigts aux oiseaux du ciel.

La dame à la fenêtre

Ecrit par Jean-Claude Périer

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant que cela ne pouvait durer, qu'elle consacrerait toute son énergie à se libérer. Certes, elle n'était pas prisonnière dans cette chambre immense d'où, à travers les fenêtres, elle pouvait apercevoir la grosse futaie de chênes sur sa gauche et, au-delà, le petit village de Saint-Pardoux, blotti dans un cingle de la rivière. Par temps clair, elle distinguait les premières marches du massif des Essarts en se penchant sur sa droite et leurs formes prenaient alors des allures de mammoths en procession. Cela la distrait un peu de son ouvrage, une de ces broderies déteintes qu'elle s'astreignait à rendre plus vivante avec de la laine aux couleurs vives. Lorsqu'elle était enfant, sa mère lui avait appris le point de croix et toutes les techniques connues pour donner cette impression de netteté dans le trait et de la vie dans le mouvement. Cette occupation lui permettait de ne pas trop s'apitoyer sur son sort de femme condamnée à la surveillance étroite d'une belle-mère, duègne autoritaire et farouche, chargée de veiller sur elle comme un pirate sur son trésor. Son mari était parti un beau jour pour une de ces expéditions qu'il affectionnait, mais, cette fois, ce n'était pas pour les provinces d'Artois ou de Flandre mais pour une destination au-delà des mers où ses amis lui avait fait entrevoir tout à la fois la gloire et la fortune. Il y avait bien dix mois de cela et, depuis, elle n'avait pas de nouvelles autres que celles que colportait la rumeur publique dont on ne savait trop de qui elle tenait ces vagues informations.

L'absence de son époux ne lui pesait pas ; fille soumise à la volonté paternelle, elle s'était donnée à lui comme elle l'eut fait pour un autre si cet autre-là avait été choisi par son père. Un soir, elle s'était retrouvée dans un lit aux côtés d'un étranger et ce n'était pas le rapprochement obligé qu'elle avait subi sans rien dire qui lui avait fait mieux connaître cet homme hâbleur et rustre, égoïste et violent, dont la satisfaction de son propre désir lui paraissait le premier souci. Elle avait joué le jeu, sans en rajouter dans la séduction, espérant malgré tout, au fond d'elle-même, qu'il changerait d'attitude mais, peine perdue, la chasse et la beuverie semblaient les seules choses qu'il appréciait. La maternité était son horizon, on le lui avait dit et elle en était persuadée, cependant, en trois années de devoir conjugal sa taille était toujours restée aussi plate et, comme si la responsabilité devait lui incomber à elle seule, tout ce que le château comptait de famille et de domesticité avait commencé à la dévisager avec un air de reproche. Elle avait donc décidé sa réclusion volontaire dans ses appartements

où, là au moins, elle se sentait tranquille. Néanmoins, il lui fallait ne pas rompre tout lien social si bien qu'elle avait accepté que ses deux belles-sœurs l'accompagnent pour la promenade de l'après-midi. Durant cette intermède, elles ne se parlaient pas ou peu, simplement pour des choses sans importance sur le temps, la tenue de la maison ou la baisse des produits du fermage.

C'est au cours d'une de ces sorties qu'elle fit la connaissance de Firmin, le fils aîné d'humbles métayers - il avait certainement moins de vingt ans mais devait s'en approcher - qui menait, ce jour-là, ses bœufs à la rivière. Elle ne lui parla pas, non, mais elle fut frappée par la finesse de ses traits, par sa tignasse blonde et par sa jeune musculature parfaitement décelable sous ses pauvres effets. Il se dégageait de lui de la fierté mais cette fierté-là n'était pas provocante, tout simplement il ne baissait pas les yeux quand un notable le toisait et, à un sourire imperceptible qui lui plissait la commissure des lèvres, on le sentait doté d'une force intérieure qui n'avait pas besoin de démonstration éclatante et vulgaire pour être prouvée. Quand il inclina la tête dans leur direction, en signe de bonjour, puis s'en alla en tapant la croupe de ses animaux avec un gros bâton de bucheron, Clotilde sentit une douce secousse lui parcourir le corps. Conquise dès l'abord, elle sut immédiatement que ce jeune vacher aux allures de gentilhomme ne pourrait plus sortir de son esprit. Ces promenades désormais n'étaient plus qu'un prétexte pour tenter d'apercevoir, de loin ou de près quand les circonstances le permettaient, celui qui occupait durablement ses pensées. Était-ce du désir de la part d'une femme soumise à une abstinence obligée ou bien de l'amour ? Cependant cette dernière notion lui était parfaitement étrangère dans la mesure où ce qu'on lui en avait fait connaître s'apparentait plus à un devoir forcé qu'à un abandon magnifique entre des bras aimants. Elle ne le voyait pas tous les jours mais s'arrangeait à faire correspondre leurs heures de sorties si bien que, bientôt, elle put lui sourire en prenant garde à ce que ses cerbères ne s'aperçussent de rien.

Même si la plupart des mystères de la vie lui étaient encore inconnus, Firmin n'était pas à ce point innocent où il n'aurait rien compris de l'émoi qu'il faisait naître chez la châtelaine. Elle n'était guère plus âgée que lui, vingt-cinq ans peut-être, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, bien proportionnée, plus belle, en tous les cas, que les paysannes dont il avait eu, jusqu'à présent, à sonder les cœurs et, à l'occasion, à soulever les jupes. Elle possédait elle aussi des cheveux d'or qu'elle laissait librement aller au vent et qui recouvraient ses épaules nues. De ses yeux, plus qu'il ne l'avait vu, il en avait deviné le bleu profond et, surtout, ses lèvres étaient charnues et pulpeuses comme des fruits d'été. Petit à petit, elle devint la maîtresse de ses rêves. Tantôt, ils chevauchaient,

côte à côte, sur des fringants destriers, tantôt, au son d'une vièle dont il n'avait pourtant jamais su jouer, il lui faisait une cour empressée extirpant de son instrument des chants particulièrement mélodieux. D'autres fois, il la menait à l'autel, elle dans une blanche robe brodée, lui avec le veston de velours qu'il se promettait de faire coudre par sa marraine. Pas une minute, pas une seconde de ses songes qui ne lui fût consacrée et quand le matin il se réveillait, c'était encore son regard aimable qui lui ouvrait le jour. Bien évidemment, sa condition était un réel obstacle qui lui interdisait de révéler ses sentiments, cependant, bien que parée d'un titre, il se disait qu'une femme restait sujette à des pulsions. Son sourire, il en avait été le témoin lors des dernières rencontres quand il avait croisé les trois dames durant leur promenade, et ce sourire-là n'était pas que de convenance, du moins se plaisait-il à le croire, et dans ses yeux il y avait bien plus qu'une simple courtoisie.

Maintenant, il accompagnait son troupeau en prenant bien soin de ne pas aller trop vite de peur de manquer son rendez-vous et laissait flâner ses bêtes en voulant donner l'impression de les presser. La plupart du temps, il était heureux de voir qu'il était dans le tempo quand il l'apercevait cheminant devant ses accompagnatrices, un bouquet à la main, regardant à droite et à gauche, et faisant semblant de s'attacher à mille choses quand une seule l'intéressait vraiment. Il aimait alors le regard de surprise qu'elle feignait comme si elle eut jugé inattendu le fait de lui voir faire un ouvrage quotidien.

Toutes ces convenances, cette comédie journalière qu'ils jouaient tous les deux, auraient pu durer longtemps si Firmin n'avait décidé de brusquer un peu la situation. Bien entendu, il n'était sûr de rien - hors la réalité des sentiments qu'il éprouvait pour la belle - mais en ce qui la concernait, c'était une autre histoire, il ne pouvait que lui prêter ses pensées et, au risque de se fourvoyer, il voulait aller plus loin dans la passion et lui prouver l'intensité de son affection. Cependant l'affaire était délicate. Clotilde n'était jamais seule, en permanence surveillée, et ce n'est pas pendant ces instants bucoliques qu'il pourrait engager la conversation avec elle. Non, il lui fallait trouver un autre endroit, un autre moment, pour enfin être seul avec elle et lui déclarer toute sa flamme. Il eut beau réfléchir longtemps, la solution n'était pas évidente. En rassemblant les données de son problème - elle devait être seulette, dans un endroit isolé, sans personne pour les surprendre - il finit par accepter le fait qu'un seul lieu correspondait et ce lieu était la chambre de la belle.

Cela lui fit chaud au cœur d'avoir trouvé une réponse à ses questions, néanmoins le plus difficile restait à effectuer : il lui faudrait pénétrer dans le saint des saints, sans être confondu.

Il se passa bien trois semaines durant lesquelles il échafauda les conditions de sa conquête, étudiant comme un stratège chaque initiative susceptible d'être choisie, pesant le pour et le contre, listant les dangers éventuels, envisageant les conséquences jusqu'aux plus dramatiques. Enfin, il se résolut.

Firmin n'était pas superstitieux mais certains jours ne lui disaient rien qui vaille. Le lundi par exemple, car c'est un lundi qu'il s'était méchamment blessé au genou en fendant quelques bûches, ou bien le jeudi parce que c'est ce jour-là qu'un affreux curé l'avait sévèrement corrigé pour n'avoir pas assisté à une de ses lassantes séances de catéchisme. Il opta pour le mercredi ; le mot chantait délicieusement à ses oreilles et puis c'était le milieu de la semaine, on ne se préoccupait plus des vêpres passées, on commençait à penser aux suivantes. Vingt-deux heures passées, il se glissa lentement de son grabat, en prenant bien soin de ne pas éveiller ses parents qui dormaient à quelques mètres de lui, et s'engagea dans le mince chemin en direction du château. La nuit de mai était clémente et un troupeau de nuages cachait la lune si bien qu'il pouvait se mouvoir sans être vu. Par un servent des cuisines, il avait appris que Clotilde logeait au septentrion, là où les hauts murs de la bâtisse féodale ne possédaient que deux grandes fenêtres qui donnaient vers l'infini. Il contourna l'édifice puis se trouva directement à l'aplomb des croisées ; celles-ci étaient entourées de lierre dont les racines, aussi grosses que des lianes, couraient jusqu'au sol et pouvaient supporter le poids d'un homme. Au jugé, il estima à une trentaine de pieds la distance à parcourir pour parvenir sur le rebord. De ses longues randonnées dans la forêt, Firmin avait retiré une souplesse de chat et une grande agilité ; de plus, il était doté d'une force inouïe dans les bras dont il se servait pour les durs travaux de la terre. Après s'être bien frotté les biceps, il entreprit l'escalade, sans précipitation, en faisant attention à ne faire aucun bruit. Ce n'est pas tant d'être surpris par la belle qui l'inquiétait, après tout c'est elle qu'il venait voir, mais plutôt que quelqu'un du château le découvrit au cours de sa progression. A intervalles réguliers, il s'arrêtait, jetait un oeil, tendait l'oreille puis reprenait son avancée en assurant ses prises. Parvenu près du bord, il se décala légèrement sur sa droite puis se hissa sur la saillie où il s'assit pour reprendre son souffle durant quelques instants. De l'endroit où il s'était placé, il avait une vue parfaite de toute la pièce. Elle ressemblait en tous points aux chambres des dames avec un lit à baldaquin sur le flanc gauche, face à une énorme cheminée sculptée ; au fond, trois sièges de brocart entouraient une petite table de jeu. Clotilde était occupée à lire près d'un guéridon, enfoncée dans un grand fauteuil, lui offrant son profil qui se détachait distinctement sur les tentures verdâtres de la couche. Il la contempla un long moment ; en cet instant, elle lui apparaissait encore plus belle qu'à l'ordinaire dans cette attitude

sereine où rien de ce qui l'entourait ne pouvait l'alarmer. Il aurait pu rester des heures dans cette position, à surprendre la main qui ramène une mèche de cheveux rebelles ou qui tourne une page de son ouvrage, mais il n'était pas venu pour cela et, prenant alors son courage à deux mains, il sauta de son perchoir et apparut dans la pleine lumière tel le saltimbanque qui, surgissant des coulisses, se retrouve au milieu de la scène d'un théâtre de province.

La maîtresse des lieux réprima un cri de frayeur en plaçant sa main devant sa bouche puis, se levant d'un bond, s'en alla à la porte qu'elle ferma à l'aide du loquet intérieur. S'il était habile pour tout ce qui représentait un travail de force ou d'adresse, Firmin n'avait pas le mot facile et ne savait rien du discours amoureux ; il se tenait comme un grand échalas, les bras ballants, ne sachant plus quelle attitude adopter. Ce fut Clotilde qui se chargea de la causerie. Elle s'approcha de lui, lui mit ses mains dans les siennes et commença à le gronder d'avoir pris autant de risques, pour lui mais aussi pour elle, avant de lui avouer qu'elle partageait sa flamme mais que le moment n'était pas encore venu où ils pourraient librement donner cours à leurs penchants. Bientôt, très bientôt, elle le lui promit, ils pourraient passer leur première nuit ensemble, en attendant, il lui fallait partir, reprendre à reculons le dangereux chemin qu'il avait emprunté à l'aller et attendre qu'elle lui fasse signe. Emporté comme un jeune godelureau, empli d'un bonheur inqualifiable, il lui vola un baiser sur le front puis regagna la nuit qui l'avait emmené. A nouveau seule, Clotilde ne se remit pas à la lecture et se laissa aller à une douce rêverie. Fallait-il que ce jeune homme soit épris pour entreprendre, en pleine nuit, un tel périple et risquer sa vie ; elle lui prouverait donc qu'il n'avait pas agi inutilement. Cependant, il lui fallait auparavant rendre possible un pareil événement.

Le lendemain de cette soirée pleine de promesses, elle se leva de bonne heure, éprise d'indépendance et fermement décidée à secouer son joug. Après ses ablutions, son premier mouvement fut de rejoindre un petit local, contigu à sa chambre, dans lequel elle avait assemblé tout un attirail de quincaillerie qu'elle avait glané dans toutes les pièces du château. C'était une véritable caverne d'Ali Baba qui comprenait des tiges de fer, des vieilles casseroles hors d'usage, des plaques de métal et toute une panoplie d'outils de forgeron et de taillandier, des marteaux de différentes épaisseurs ainsi que des pinces de forge, des rifloirs et des limes, les unes grossières, les autres plus fines pour le polissage final. Pour elle dont l'activité principale était la broderie, tous ces ustensiles étaient étrangers mais il lui suffisait d'un peu de réflexion et d'usage pour se les approprier et les manier d'une manière satisfaisante. Façonner un rossignol ne lui semblait pas au-dessus de ses possibilités quand bien même lui faudrait-il

du temps et de la constance pour y parvenir. D'ores et déjà, elle avait une idée précise de la dimension de l'objet ; un pouce tout au plus, plat et des sculptures relativement simples. Le laiton d'une chauffeurette éraillée devrait faire affaire et une petite pince coupante, de celles qui étaient destinées à cisailer le cuivre, allait lui permettre de découper un carré duquel elle sortirait un premier patron qu'il lui faudrait ensuite ajuster. C'est ce qu'elle fit, pressant de ses deux mains les manches de la tenaille afin d'obtenir une coupe parfaitement rectiligne, à la suite de quoi elle pourrait en parachever les contours. Elle avançait prudemment dans sa production comme le font les apprentis soucieux de ne pas faire de faute mais, contrairement à eux, elle n'avait pas de maître susceptible de la guider et de la conseiller. A chaque étape, elle vérifiait ce qu'elle venait de réaliser, passait la main pour enlever les scories, examinait avec soin l'effet produit puis continuait patiemment le limage. Ses geôlières ne la dérangaient pas fréquemment connaissant son goût pour la dentelle, et n'imaginaient pas qu'elle pût s'adonner au travail du fer. Cependant, pour plus de sûreté, toute la matinée elle se barricadait.

La lumière du jour lui était nécessaire pour bien polir son œuvre et lui donner l'aspect qu'elle souhaitait. Comme une petite main, elle restait penchée sur sa coiffeuse transformée en établi, et entaillait, coupait, dégrossissait et arrondissait. Là où un maître de forge aurait mis quelques heures à créer l'objet, elle y passa de nombreux jours mais sans jamais être gagnée par l'impatience. Bien au contraire, elle éprouvait de la joie à fabriquer un instrument de liberté. Elle continuait à se promener les après-midi dans les vastes jardins et pâtures qui cernaient le château et lorsqu'elle croisait Firmin du regard, il n'y avait nulle trace d'empressement sur son visage tant elle sentait que l'heure de sa délivrance était proche. Bientôt, elle put se livrer à un premier essai qui, si il ne fut pas couronné de succès, lui permit malgré tout de constater que la clé était de bonnes dimensions, qu'elle pénétrait bien dans l'orifice mais qu'il lui fallait encore affiner les encoches du panneton pour qu'elle puisse jouer parfaitement sur le mécanisme. Un coup de râpe par ci, un coup de queue-de-rat par là, elle allait pouvoir achever l'ouvrage et lui donner la précision ultime qui lui ouvrirait les portes de la félicité. Le plus dur ayant été effectué, il ne lui restait plus que le figelage. Elle attendit le soir pour juger de l'effet, excitée à l'idée qu'elle n'avait pas trimé en vain. C'était un soir de romance, un de ces moments où l'on aime à contempler l'étendue des cieux, où la brise légère, délicatement tiède, donne à ses caresses un sentiment de plénitude. Clotilde tournait et retournait entre ses doigts cette petite clé cuivrée et semblait retarder le moment de lui faire remplir son office.

Elle se décida enfin.

Elle l'enfonça dans la serrure et ne sentit aucune résistance ; à son tour de poignet, son petit passe-partout sembla rencontrer un obstacle mais continua sa course pour, finalement, laisser échapper un déclic.

Soudainement la jeune femme se laissa submerger par la joie. Elle avait réussi. Sa première pensée alla vers ce garçon, beau comme un dieu, qui était venu la surprendre dans ses appartements comme l'aurait fait un ange débarquant après un long voyage céleste. Désormais, elle allait pouvoir lui faire comprendre qu'il pourrait, à nouveau, escalader son mur et venir la retrouver, à la nuit tombée, pour lui conter fleurette.

Les yeux fermés, rêvant à cette prochaine fête, elle laissa glisser ses mains sur ses hanches, suspendit son geste quelques secondes pour savourer plus encore cet instant, puis saisit la bande d'acier que son époux avait fait placer sur sa chair.

Alors, la ceinture de chasteté qui la maintenait enserrée s'ouvrit toute en grand, en laissant échapper un imperceptible cliquetis.

Sardineland

Ecrit par Carole Bessière

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant que cela ne pouvait durer, qu'elle consacrerait toute son énergie à se libérer. En cette année 2011, le marché de la sardine se porte bien, même si les p cheurs constatent que certains secteurs de l'océan Atlantique et de la mer Méditerranée s'appauvrissent en poisson. La sardine va devenir une espèce menacée, l'être humain non, là est le problème : trop de bouches à nourrir.

A Brest, Philippe Le Bar est le patron d'une usine de production de sardines. Il vit, mange, rêve sardines. Normal, il est n  entre des caisses de ce poisson sur un rafiot   moitié d carcass , celui de son père, vénérable p cheur depuis deux générations. Son père a trim  toute sa vie en mer, lui a préféré s'occuper de poisson, mais sur la terre ferme. Il ne se voit pas faire autre chose, c'est ce qu'il dit lors des dîners mondains entre chefs d'entreprise. Il est fier de sa petite affaire qui réussit bien. Pourtant, il ne sent pas venir le vent de la colère, le militantisme syndical, la concurrence du maquereau, les revendications de la génération « pourquoi ».

2011, vingt et un siècles que les mers et les océans sont peuplés d'espèces poissonneuses, un joli record, on aurait pu penser que cela durerait toujours dans un schéma temps calculé en année lumière. C'est sans compter sur l'appétit vorace des colonisateurs terriens, depuis que le cannibalisme et les mammouths ont disparu. Ils sont aidés en cela par les nombreuses émissions culinaires télévisuelles prônant le frais, le plein de vitamines. Le poisson, c'est bon pour la mémoire paraît-il, et pour l'iode, les femmes en manquent en France, c'est avéré. M. Le Bar a de la chance avec la sardine, il est dans le bon créneau.

A Sardineland, il y quarante employés, dix hommes, trente femmes, dont vingt cinq personnels syndiqués. Le représentant du syndicat majoritaire, le S.C.T.M. (Syndicat Commun des travailleurs de la Mer) est une femme, Claire Devarec'h. Elle a vingt-sept ans de boîte, mais pas de sardines celle-là ! Ah parlons-en des sardines :   l'huile, à la tomate, calibre 1, 2 et 3. Claire ne pouvait désormais plus les voir qu'en boîtes, prêtes à partir à l'export. Elle avait renoncé depuis longtemps à se parfumer en dehors du travail, de peur de se faire traiter de sardine endimanch e ! Au début, elle plaisantait beaucoup sur le nom du patron. Quelle idée de s'appeler Le Bar et d'avoir une entreprise de sardines ! Il pensait

profit et investissement mais négligeait de remplacer les chaînes de production vieillissantes. L'usine comprenait aujourd'hui un atelier attenant qui permettait de récupérer les invendus et de les transformer en compost, pour la jardinerie et le bitume écologique. D'après M. Le Bar, c'était l'avenir de la sardine. Tout occupé à ses projets néo-industriels, il ne voyait pas venir la tourmente au sein de ses équipes.

Dans le local syndical, Claire Devarec'h attendait que ses collègues soient tous assis autour d'un café pour prendre la parole. Après un petit raclement de gorge et un claquement de langue, significatifs chez elle d'une forte impatience, elle entama avec fougue :

« Vous savez les amis, que la semaine dernière, la chaîne de production n° 4 est tombée en panne pour la deuxième fois de la semaine. Cette chaîne est en circulation depuis dix-sept ans, rien d'étonnant qu'on ait des problèmes. Pendant ce temps les trois postes affectés à cette partie de l'usine sont au chômage technique. Il est urgent de remplacer les machines, elles ne donneront plus rien. J'ai eu un entretien avec le patron. Il refuse de faire passer cette dépense en 2011. »

Il y eut des huées, des verres en plastique fusèrent en l'air, et Claire eut toutes les peines à continuer. Elle fixait ses collègues, bouche ouverte, et l'œil inquisiteur. Elle reprit :

« Il n'y a qu'une solution, se mettre en grève, dès la semaine prochaine. Vous n'êtes pas sans savoir, que dans un mois, le président de région rencontre le patron sur notre site. Ça ferait tache d'huile de faire visiter l'usine dans des conditions sociales tendues. Le contexte nous est favorable. »

Certains collègues riaient en imaginant le président de région au milieu de l'odeur des sardines en attente d'être mises en boîte...

« Camarade, votons ! vociféra Claire Devarec'h. Qui est pour la grève ? »
19 voix pour.

« Qui est contre ? »

6 voix contre.

« La grève est approuvée à 19 voix contre 6. Je propose un préavis lundi avec piquets de grève mercredi, dès 7 heures du matin. »

L'assemblée approuva, et d'un seul coup tout le monde se leva, prêt à en découdre avec la direction. Certains voulaient se déguiser en sardine, le folklore de la grève allait se préparer dans l'enthousiasme et la solidarité. D'autres ouvriers viendraient en renfort, à n'en pas douter.

Claire aurait beaucoup de travail d'ici mercredi, mais avant d'aller organiser tout ça, il fallait regagner son poste, en fin de production. Sa fonction au sein

de l'entreprise, responsable d'équipe, elle l'avait durement acquise. M. Le Bar aurait souhaité un homme, mais un mouvement social avait eu raison de son choix initial.

Mme Devarec'h passa devant la chaîne de production n° 4 et eut un pincement au cœur. C'est ici que vingt-sept ans plus tôt, elle débutait sa carrière au sein de Sardineland.

La CP4 comme elle l'appelait, grinçait comme jamais. Elle souffrait pour cette pauvre machine même si elle n'avait pas d'âme. Les boîtes de sardines arrivaient péniblement en haut, où elles étaient ouvertes en vue d'être remplies de sardines à la tomate. Il leur faudrait presque des pauses, mais pourraient-elles repartir ensuite ? Non, elles avaient fait leur temps, il fallait à tout prix les remplacer. C'était une évidence que le patron n'admettait pas.

Soudain, comme si les chaînes savaient à quoi pensait Claire, elles eurent un soubresaut. Quelques boîtes trépigèrent. Puis, dans un sursaut fantastique, les chaînes de production prirent un élan et redoublèrent d'effort pour arriver à charrier les boîtes. Dans un grincement de fureur, Claire vit le tapis métallique se soulever, accélérer, et foncer vers le haut de la chaîne. Ebahie, croyant que tout cela prenait vie et faisait corps avec ses idées, Claire lança un : « Allez-y » en serrant les poings. La chaîne n'attendant que cet encouragement, réussit à se dégonder, de sorte que, les boîtes en pleine ascension se mirent à voler en l'air pour atterrir par terre dans un fracas assourdissant. C'est qu'elles en ont marre de transporter toujours les mêmes produits, et elles voudraient, ne serait-ce qu'une fois, voir circuler sur leurs roulements, un sachet de salade (ah la fraîcheur !), un filet d'orange (ah la couleur !), un carton de steak (saignant !). Le rêve quoi, loin de la routine et des cadences infernales.

Claire, hilare devant un tel spectacle surréaliste, encouragea la CP4 à remettre le couvert. Dotée d'un pouvoir d'obéissance sans précédent, la chaîne reprit son élan, d'arrière en avant, jusqu'à ce que, cahin-caha, elle se dégonde à nouveau. La CP4 faisait maintenant deux bosses insensées, comme des montagnes russes.

Les collègues de Claire arrivant pour reprendre leur poste, la trouvèrent, pliée en deux de rire, en larmes presque, devant un drôle de spectacle. Claire comprit qu'un nouvel allié se présentait à elle, l'outil de travail lui-même qui, doué d'une intelligence froide mais réelle, devenait son principal atout dans la lutte syndicale contre le machinisme forcené et le patronat.

Claire l'avait sa preuve d'usure. Elle prit des photos, y compris des boîtes jonchant le sol. Le soir même elle diffuserait la nouvelle par courriel à tous ses collègues, surtout les plus récalcitrants envers la cause syndicale. Mais Claire sentait qu'il ne fallait pas s'arrêter là. Elle fila au bureau et nota les idées de génie qui lui venait à l'esprit, surchauffé par tant de crissements et d'efforts. Elle griffonna quelques revendications ralliées à la cause machiniste :

1/ Les chaînes de production auront droit à une pause d'une heure par jour, pour éviter la surchauffe et la panne.

2/ Diffuser de la musique de fond pour assourdir le bruit des machines et stimuler les salariés.

3/ La retraite au bout de dix ans pour toutes les machines sans exception, puisqu'elles tournaient jusqu'à douze heures par jour, sept jours sur sept. Cessons d'attendre l'usure définitive de l'outil de travail.

4/ Recyclage en atelier de sculpture ou revente du métal une fois fondu. Cela pourrait créer des emplois au sein de l'entreprise.

5/ Installation de panneaux syndicaux dans la salle de pause pour les salariés afin de diffuser le maximum d'informations.

6/ Tenir compte de la souffrance au travail et collaborer avec une cellule psychologique.

Devant tant d'euphorie, Claire eut du mal à retourner à son poste de travail. Elle n'était plus la même. Qui, se demandait-elle, gagnerait la course aux droits du travail, le patronat, les salariés ou l'outil de travail ?

Claire sentait un vent de liberté, une soif de renouveau poindre à l'horizon de cette année 2011. Elle avait lutté pour s'élever dans la hiérarchie de l'entreprise, pour être reconnue en tant que leader syndical, pour avoir du poids en tant que responsable d'équipe. Aucune chaîne ne l'entravait. La liberté d'entreprendre était à sa portée.

Dernière levée de bouclier. Mercredi matin, devant Sardineland.

Piquets de grève en rang, salariés déguisés en boîtes de sardines, soutien de sympathisants du secteur industriel.

Claire Devarec'h est en première ligne, toute de rouge vêtue, la couleur de la lutte, de la victoire. Elle tient à la main une lettre clarifiant toutes ses propositions en accord avec ses collègues. Un silence avant l'affrontement. Plus qu'un protagoniste pour lancer le débat : Philippe Le Bar.

Une demi-heure plus tard, dans une berline noire aux vitres teintées, le patron arriva, lentement, se gara avec cérémonie et fit durer le suspens en coupant le moteur mais sans descendre de suite du véhicule. Claire Devarec'h donna le signal. La foule s'avança, s'exclama à pleins poumons, s'ébranla dans le bruit

métallique des vraies fausses boîtes de sardines. La représentante syndicale prit le micro, appuya sur le « on » et lança les hostilités.

A ce moment, Le Bar sortit de sa voiture et fit face aux grévistes. Claire énuméra les divers points de sa proposition et scruta la réaction du patron. Surpris par certaines idées innovantes, il bascula d'un pied sur l'autre pour se donner une contenance, puis prit la parole d'une voix grave et nette :

« En tant que directeur de Sardineland, je respecte le droit des salariés, tout en cherchant le meilleur profit à moindre coût. La productivité est ce qui fait vivre nos familles, ne l'oublions pas. Je suis prêt malgré quelques attentes surprenantes de votre part, à réfléchir à ces revendications. Je vous demande un délai de quarante huit heures pour les examiner. D'ici là, je vous prie de regagner vos postes sans tarder. »

Claire Devarec'h se retourna vers ses troupes en colère, mains levées. Puis, elle s'exprima ainsi :

« Monsieur Le Bar, à chaque fois que nous avons regagné nos postes avant votre prise de décision, nous nous sommes fait piéger. Nous refusons de reprendre le travail. Nous vous laissons jusqu'à ce soir pour étudier nos propositions, et la grève continue jusqu'à nouvel ordre. »

Les grévistes se rapprochèrent dangereusement du patron, qui battit en retraite, craignant de se prendre un mauvais coup de la part des fausses boîtes de sardines, plus vraies que nature, d'ailleurs il se demandait s'ils n'avaient pas utilisé du matériel dans l'usine. Un point pour lui. La mine déconfite, il se sentit aussi à l'étroit que devait l'être une sardine dans son contenant. Peut-être que c'est cela qu'il devait faire, penser comme un poisson. Et bien, il allait boire la tasse !

Il n'avait plus qu'à étudier les propositions des syndicats. Il s'en était bien tiré face aux salariés. Il se félicitait d'avoir participé aux réunions destinées aux chefs d'entreprise « Gestion du stress face aux revendications salariales ».

Globalement, il reconnaissait que les revendications avaient un sens et une certaine légitimité. Il savait qu'il devait innover, se moderniser pour garder une activité pérenne et être reconnu dans le secteur du poisson.

Il décida de valider toutes les propositions ; après tout, n'avait-il pas créé une unité de compostage unique en Europe ? S'il se plaçait du point de vue d'une sardine, et bien sans doute serait-il prêt à sauter de sa boîte pour regagner le port, lieu du salut... Il imagina alors les sardines, sautant des boîtes, se mettre en rang et partir droit devant, direction le port, en se dandinant sur leurs queues. Quel délire ! Si ça continuait, les syndicats militeraient pour la défense de la

sardine. Pour qu'elles aient de meilleurs contenants, de meilleurs conservateurs, moins tassées dans les boîtes... Il devait anticiper ce mouvement, sinon il aurait face à lui des slogans du type : « Libérons la sardine ! ». De là que les syndicats fassent venir Greenpeace, il n'y avait qu'un pas. Bien joué Le Bar, tu deviens extralucide maintenant. Il plancherait sur cette nouvelle perspective la semaine prochaine, et comme on réfléchit mieux à deux, il pourrait inviter Mme Devarec'h dans le débat. En tant que déléguée syndicale, elle pourrait constater sa volonté d'évoluer dans le bon sens, et en rendre compte aux salariés. Il devrait également songer à lui donner une prime de mérite.

Claire fut surprise, le lendemain, de trouver dans son casier une lettre la sollicitant à participer à une réunion de réflexion autour de l'avenir de l'usine. Elle voulut y voir un écho positif de la lutte syndicale, mais ses collègues, à qui elle en fit part, lui rirent au nez en évoquant une tentative de récupération par la direction, par le biais de la politique de « la jupe retroussée ». Comprenez tentative de séduction de salariées féminines. Pas le genre du patron d'après Claire... Elle s'habillait toujours en pantalon au travail, et les ourlets étaient bien solides !

Quand le lundi suivant, Philippe Le Bar la reçut dans son bureau toutes dents dehors, elle ne faisait plus la fière et se demandait ce qui se tramait. Fort heureusement, le bureau était entièrement vitré, sa réputation ne pourrait pas en prendre un coup ! Passé le traditionnel café ou thé avec biscuits secs, le patron attaqua directement par un speech sur les idées novatrices qu'il partageait avec quelques chefs d'entreprise en Europe (il essaye de se faire mousser là, non ? pensa Claire). A grands gestes nerveux, il lui révéla que le mouvement syndical l'avait réveillé, et arpentant le bureau comme un cabri pris au piège, il lui proposa une liste de suggestions pour faire évoluer l'entreprise positivement.

« Bien, dit Claire, je suis très curieuse de voir ça. » Il lui glissa sous les yeux un document de travail de trois pages dactylographiées, accompagné d'un soupir de satisfaction à fendre l'âme. Elle lut à voix haute :

« - N°1 : Changement du matériau des boîtes par un contenant innovant, en fibres synthétiques issues du recyclage. Meilleure hygiène et aucune interaction métallique avec la sardine.

- N° 2 : Adaptation de la couleur des boîtes par rapport au contenu. C'est-à-dire du rouge pour les sardines à la tomate, du jaune pour les sardines à l'huile et autres pour les différents calibres.

- N° 3 : Création d'une filière courte de production avec date limite de consommation n'excédant pas 1 mois, sans conservateur.

- N° 4 : Création d'un élevage de sardines label Bio, à un prix supérieur aux produits traditionnels, destinées aux consommateurs exigeants.
- N° 5 : Création d'emploi pour cette filière, avec possibilité pour les salariés déjà présents sur le site de Sardineland, de changer de postes en interne. »

Claire en resta bouche bée. Comment son patron avait-il pondu tout ça ? Il avait siphonné une boîte de sardine à l'huile ou quoi ? Reprenant une contenance digne de représentante syndicale, droite comme un I sur son siège, elle se racla la gorge et dit lentement, histoire de ne pas paraître impressionnée :

« - Et bien, je dois reconnaître que cela pourrait être une avancée en terme de management industriel et de gestion des ressources humaines... Toutefois, il me faut, si vous le permettez, soumettre ces idées à mes collègues.

- Mais faites ma chère, faites donc, je vous y encourage ! » Scrutant du coin de l'œil Claire Devarec'h, il remarqua tout à fait qu'elle marquait le coup devant tant d'ingéniosité. Pour un coup de maître, il avait frappé dans le mille. Il se sentait survolté, et voyait s'éloigner le spectre des sardines en rang, prêtes à repartir au port. Ah quel beau métier que celui de dresseur de sardines !

Tout en s'éloignant, Claire Devarec'h se persuada en son for intérieur que le patron avait de très bonnes idées, enfin ! Evidemment, elle n'aurait pas exprimé cela de vive voix, elle était toujours à la tête du personnel syndical.

Peut-être était-il temps, d'ailleurs, de se libérer de cela aussi...

L'odyssée de Claire, petite feuille de papier

(une épopée écologique)

Classe de 6^e du collège René Taillefer - Gaillac

Professeur : Mme Sylvie Liotard

Homère, Daeninckx

Et vous autres illustres auteurs...

Merci de nous faire autant rêver...

Si la vérité sort de la bouche des enfants,

Si nous, jeunes gens,

On vous le dit, on vous en supplie, on vous le crie :

Protégez notre planète dès aujourd'hui !

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant qu'elle voulait trouver la liberté ! Telle était la pensée de Claire Fontaine, triste feuille de papier qui ne rêvait que d'aventures... Vous pensez, cela faisait un mois qu'elle admirait L'Odyssée d'Homère. Cette fabuleuse épopée lui avait donné envie de voyager, d'affronter maintes épreuves... Oh oui, aujourd'hui, elle était plus que décidée à s'échapper de ce sac obscur...

Guillaume Garnement, un élève du collège René Taillefer, devait inventer une nouvelle aventure qu'Ulysse aurait pu affronter avant de regagner sa patrie Ithaque. Pendant la récréation, il alla s'asseoir sur les gradins de la cour, tira de son cartable le récit de L'Odyssée et prit sans ménagement notre malheureuse feuille pour entamer son histoire...

Guillaume exprima sa colère :

« J'suis pas capable de faire cette rédac ! J'sors tout juste de l'école primaire, moi ! Elle croit quoi cet' prof de français ! »

Pendant que le garnement creusait sa pauvre cervelle en quête d'inspiration, Claire préparait des plans d'évasion : mordre la main de Guillaume et s'envoler ? Se montrer docile pour tromper la vigilance de l'ennemi ? Pour l'instant, Claire préféra voir venir : une bonne occasion se présenterait et elle la saisirait !

Le collégien de sixième ne trouvait rien, mais rien, ni les idées, ni les mots pour sa rédaction. Démotivé, il froissa son brouillon et le balança furieusement.

LA LIBERTE ENFIN !

Ce fut alors qu'une gigantesque rafale de vent emporta Claire ! Celle-ci tournoya, virevolta, fit des loopings dans les airs : quel bonheur de se sentir libre !

Mais Eole, le Dieu du Vent, ne l'entendait pas ainsi... Il projeta violemment notre malheureuse feuille sur le nez rouge de l'ami Ronald, célèbre mascotte d'un fast-food bien connu ; et cette dernière finit sa course périlleuse dans... Non mais devinez ? ... dans une énorme poubelle nauséabonde !

Courageuse, elle se faufila entre les déchets, rampa parmi les restes...

Elle s'imbiba de glace M&M's au chocolat, trébucha sur un reste de fromage...

Ce n'était pas grave si ses premiers pas d'aventurière débutaient dans les poubelles de la ville, sa vie d'exploratrice commençait enfin ! Elle chercha une sortie pendant un sacré bout de temps ; les minutes passèrent, elle si pleine d'ardeur réalisa que la vraie vie n'avait rien à voir avec les fictions que Guillaume lisait...

« Mon Dieu ! Quelle horreur ! Et cette puanteur ! Que vais-je devenir ? » se lamentait notre petite héroïne dorénavant si fragile. Elle n'en perdit pas son sens pratique :

« C'est dommage de jeter ces emballages... Ils pourraient servir à fabriquer une embarcation pour dévaler les caniveaux, à s'abriter des intempéries, à se construire de moelleux matelas. »

La tristesse et le désespoir la gagnèrent encore une fois :

« Bouh ! Je n'aimerais pas mourir ici comme les compagnons d'Ulysse dans la caverne de Polyphème, le Cyclope ! Quelle gloire y a-t-il à périr ainsi ? »

Claire était désespérée, elle ne trouvait aucune issue de secours.

« Je ne peux pas rester là parmi ces milliers de serviettes en papier, ces montagnes de boîtes cartonnées, ces tas de pailles plastiques ! Je mérite un destin plus illustre tout de même ! »

Que faire d'autre que pleurer sur son sort ?

« Mais si au moins les Humains triaient leurs déchets, la vie serait plus belle pour nous petits misérables ! On aurait au moins l'espoir d'être un jour recyclés ! »

(Ce que Claire ignore, c'est que la majorité des humains ne trient pas correctement leurs déchets : cette poubelle n'a rien d'exceptionnel. Les emballages inutiles et les détritrus encombrant nos ordures ménagères. Mais CHUT ! Claire est assez désespérée sans en remettre une couche !)

Heureusement pour notre héroïne, un éboueur passa par là, récupéra les poubelles du fast-food, les vida dans son camion-benne et poursuivit sa tournée vers le complexe Imagin’Cinéma.

Notre pauvre feuille tournait, tournait si vite, tournait à en avoir la nausée autour de la roue du véhicule comme dans une machine à laver...

Tourni-coti

Tourni-cota

Vous vous demandez comment elle avait atterri là ?

Eh bien, sachez qu’un brusque coup de vent l’avait chassée des poubelles au moment même où l’éboueur allait les verser dans sa benne, véritable gueule du monstre marin Scylla. En fait, un malicieux chewing-gum baveux avait arrêté la folle course aérienne de Claire,

Tourni-coti

Tourni-coton

Et la scotcha bien fermement au pneu du camion.

Alors que ce dernier passait devant le cinéma gaillacois et dans une énorme flaque d’eau boueuse par la même occasion, la pauvre feuille en fit les frais : l’eau la décolla de la gomme...

Claire arriva tant bien que mal, un peu secouée à dire vrai, devant les sublimes affiches de films fièrement exposées sur la façade du cinéma.

« Oh qu’elles sont magnifiques ! Quelles couleurs et ces dessins ! Qu’est-ce que j’aimerais leur ressembler ! Moi, je ne suis qu’une simple feuille de papier raturée, froissée et pour couronner le tout puante... Ah, Circée, j’aurais bien besoin que tu me métamorphoses... Certainement pas en cochon ! Une cocotte en papier, ça m’irait ! »

Claire se mit à pleurer. Elle n’avait jamais si bien porté son nom : Fontaine ! Une vraie fontaine cette fille-là, je vous jure ! Mais une voix interrompit ses jérémiades.

« - Pousse-toi Minus ! Tu me gâches la vue ! ricana Raiponce

- Désolée Madame... Mais vous n’êtes pas cool ! fit remarquer notre héroïne.

- Tais-toi, sale gamine ! Ramène pas ta feuille » renchérit l’affiche d’Harry Potter

Claire allait riposter, quand un mot retint son attention...

« - Et toi t’es la copine d’Ulysse ? Il est cool lui, hein ? demanda Claire à l’affiche de Narnya et l’Odyssée du passeur d’aurore.

- De quoi tu m’causes ? Casse-toi ou j’t’envoie la Sorcière Blanche » menaça Narnya.

Triste et mécontente par tant de méchanceté, Claire continua son périple à travers la ville...

La petite feuille se retrouva ainsi au parc Foucauld ; elle y rencontra ses cousines les feuilles végétales qui s'amusaient comme des folles.
« Qu'est-ce que vous êtes vertes ! Vous v'nez de quelle planète ? »

Les feuilles d'arbre rirent en chœur et chantèrent :

« Nous sommes des feuilles d'arbre
Nous nous amusons toute la journée
Tu es de notre famille.
Toi, tu viens du tronc de notre père
Nous, on vient de ses branches.
Tu es de notre famille.
C'est pour cela qu'on t'aime
Petite, petite feuille de papier !
Car tu es de notre famille. »

Toute la journée, elle joua avec elles, ce furent les instants les plus magiques de sa vie ! Mais à la tombée du jour, elle vit ses nouvelles compagnes disparaître dans la terre humide, elle essaya de les suivre... En vain... Elle prit alors conscience de cette terrible vérité : elle, pauvre feuille de papier, ne se décomposerait pas dans la terre comme ses cousines ! Triste, elle voulut partir, mais les feuilles d'arbre la supplièrent de rester :
« Si tu pars, tu finiras dans les égouts ! Si tu restes parmi nous, tu seras heureuse et aimée ! »

Claire fut touchée par tant de gentillesse ; mais, se sentant étrangère, elle s'enfuit comme une voleuse... Elle partit, seule, dans les rues maintenant obscures et désertes de Gaillac...

Mais que lui arrivait-il brusquement ?

Elle fut transpercée par une pique - AIE !! - se retrouva dans l'obscurité, elle cria... Un bon moment après, elle finit par s'endormir à bout de forces. Un long trajet, suivi d'une interminable attente, débuta alors... Des jours après, on la libéra enfin, mais ce fut pire : on le jeta, on la mouilla, on la broya, elle pleurait, elle avait peur, si peur... Elle se crut en enfer : elle n'avait pas mérité de si horribles châtements !

Ce qu'elle ignorait, c'est qu'elle se trouvait au centre de recyclage Trifyl et qu'après tous ces supplices, elle renaîtrait sous une plus belle allure...

Après des mois et des mois, la feuille sentit des taches noires qui habillaient sa peau. Puis, un jour, elle entendit beaucoup de monde se presser autour d'elle : on se poussait, se bousculait pour l'approcher. Serait-elle devenue une star à son insu comme les affiches de cinéma ? Non impossible ! Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle reconnut le gamin qui l'avait « balancée » au début de sa grande odyssee ! Il se dirigeait vers notre pauvre Claire ; cette dernière craignit que tout son calvaire reprenne...

Elle aspirait maintenant à une vie plus tranquille : servir de brouillon à un écrivain en herbe, cela lui conviendrait parfaitement.

Ah, qu'elle comprenait la joie d'Ulysse au moment où il retrouva sa tendre Pénélope et son cher Télémaque !

Ah, goûter enfin à un repos bien mérité après tant d'épreuves...

Mais non, ce n'était pas une autre épreuve : Guillaume demanda timidement à un sympathique bonhomme, assis à ses côtés, un autographe...

Là, cet homme saisit Claire délicatement et inscrivit sur son corps de papier ce gentil mot :

« Pour toi Guillaume, que Le Chat de Tigali
T'incite à respecter quiconque... »
Didier Daeninckx - Salon du Livre de Gaillac - 2010

En découvrant ces quelques mots, Claire s'exclama :
« Avec lui, c'est pas gagné ! »

MORALITE

Ce n'est pas parce que notre feuille finit sa vie dans un bel ouvrage
Qu'il faut jeter tous vos papiers par terre !
Pour un meilleur recyclage,
Mettez vos détritres dans les bons containers !

Ce n'est pas parce qu'on est insignifiant
Qu'on ne peut pas rivaliser
Avec le mythique Ulysse...

Claire Fontaine, une petite feuille de papier,
Ne vous dira certainement pas le contraire !

Ivre de liberté, elle fera tout son possible
Pour vivre comme elle l'entend
Et mériter elle aussi son épopée... dans Gaillac !

Ce récit conviendra à tous les amoureux de la Nature,
de la Littérature,
de l'Aventure...

A lire sans modération !

La prisonnière

Classe de 4^e - Collège Jacques Durand - Puylaurens

Professeur : Mme Sylvie Bury

Ce matin-là, elle s'était levée en se disant qu'elle voulait trouver la liberté. Mais la porte de la cave était une nouvelle fois fermée, malgré tous ses efforts pour la casser. Cet endroit sombre et clos la rendait folle. Elle voulait profiter du soleil, mais elle était dans cet espace ridicule à tourner en rond, tentant de réfléchir à ce qu'elle pourrait faire dehors si elle pouvait y aller. Sa douleur, comme son physique, était elle aussi enfermée et lui faisait vraiment peur, comme si l'on aiguisait un couteau. Sans relâche, elle luttait pour laisser place à la lumière du jour; il fallait qu'elle atteignît son objectif. Cette souffrance ne la quittait plus et la laissait seule, immobile et apeurée dans le noir.

Au-dehors, le brouhaha de la rue l'empêchait d'être sereine. Elle devait maintenant faire le vide dans ses pensées. Elle voulait éclater en sanglot, en pleine rue, devant tout le monde. Pour cela, elle devait fuir ce réel. Elle sombrait doucement dans la folie. Elle s'était résignée au fait qu'elle ne pourrait s'évader qu'en laissant divaguer son esprit dans ses souvenirs et ses rêves. Elle se trouvait physiquement et psychologiquement dans un cercle vicieux où elle se savait condamnée. Elle s'imaginait descendre dans les rues errant sans but, elle serpenterait entre les gens avec l'impression d'avancer. Elle ne s'arrêterait jamais malgré ce bruit incessant qui tournait à l'unisson, comme une fanfare en moins précis. Elle seule savait qu'elle pouvait briser cette réalité qui l'emprisonnait, en alertant les gens autour d'elle sur son sort. Elle aurait envie de s'arrêter et de s'écrier face aux paroles absurdes de ces passants, gais ou renfermés. Elle marcherait comme un automate qui se sentirait vivant, accélérant de plus en plus vite, comme si une personne la poursuivait. Puis, elle se mit à penser à cette neige blanche, un espace de liberté de son passé. Dans ces moments-là, elle était heureuse. Maintenant l'obscurité la gênait, lui fermant tout accès en elle-même. Ne plus penser à rien, ne pas passer à ce genre d'idées, celles d'obéir aux désirs programmés.

Son front et ses paupières devinrent humides, des larmes montèrent jusqu'à ses yeux qui se vidèrent d'un coup. Sa liberté de vivre était pourtant forte dans son cœur. Des gouttelettes descendaient doucement de ses jambes. Elle voulait trouver la liberté de sortir sans crainte. L'envie de s'aventurer dans la ville persistait. Derrière cette porte, ce serait comme un rêve. Elle se sentirait comme

emportée tout en cherchant à ne pas se faire remarquer par les autres. Enfermée, elle voulait à nouveau profiter de la rue, de ce soleil. Cependant la terreur qui s'était emparée d'elle était tellement forte, qu'elle restait bloquée sur place. Elle s'imaginait, là encore, perdue dans la foule de gens fatigués par cette journée de soldes, foule qui la fixait sans cesse, sans pouvoir la comprendre, la laissant seule, perdue dans sa peur, dans son chagrin, dans ses pensées noires. Elle avait l'impression qu'on pouffait dans son dos. Cela ravivait le souvenir dont elle portait encore en elle la cicatrice, ce souvenir de l'abandon de son enfant dans l'espoir d'une vie meilleure, souvenir qui la faisait souffrir depuis deux longues années maintenant.

A bout de force, elle voulait faire sortir la peur de son âme, s'écrier n'importe quoi pour faire émerger sa souffrance. Elle avait des envies de suicide, de scarifications. L'irréalité de quelqu'un qui se déchaînait contre elle en voulant la tuer, ce bruit d'aiguisement de couteau continuaient à la hanter. Elle était en pleurs, elle ne pouvait pas respirer, elle était totalement perdue, ne pouvant plus réfléchir, sa peine était trop profonde. Portée par le souvenir de son fils, elle commença à crier. Des cris aigus sortirent des barreaux de la lucarne. Ne pouvant plus contenir sa rage, elle tapait sur tous les murs de la cave. Son cœur battait de plus en plus vite.

Soudain, elle entendit des bruits sourds qui semblaient se rapprocher d'elle. Malheureusement, il n'y avait pas d'issue. L'homme qui la retenait prisonnière entra dans la cave et commença à la frapper. La colère l'envahit et elle essaya de se débattre, mais sans résultat. Il la frappa jusqu'à ce qu'elle perdît connaissance. En se réveillant, elle pouvait juste ressentir la terreur. Elle serra le poing. Pétrifiée, humiliée, elle voulait trouver la force de repousser son agresseur, mais elle était dans l'incapacité de se relever, de réfléchir. Elle tomba dans un état de choc. Les passants affairés n'avaient pas entendu son cri d'alarme.

Etait-ce ici que tout cela se terminerait ? La solitude lui rongerait-elle l'esprit ? Ce feu qui la réchaufferait était-il à jamais éteint au fond de son cœur, ce cœur qu'elle ne semblait plus avoir depuis qu'elle avait quitté les siens ? Tout était devenu sombre, l'espoir d'un jour meilleur s'était transformé en un vif cauchemar d'enfant en continu. C'était là que l'on savait que l'on était mort. Eprouvait-elle de la tristesse ? Oui, un peu, mais elle n'y pensait pas, elle n'avait pas le temps. Parfois s'écoulait une larme, et elle se remettait à crier plus fort, portée par la destruction lente et fantomatique de son esprit sans conscience et sans vie. Elle errait dans les ruines angoissantes et désertiques de son âme.

Qu'avait-elle fait ? Que cherchait-elle ? Ne fuyait-elle pas ce qu'elle était devenue ? La violence de son récent passé lui semblait impardonnable, un cimetière de rêves brisés, un monde sans vie. La peur ne faisait que raviver des blessures qu'elle croyait cicatrisées. Elle avait malmené sa vie pour finir dans ce cercueil loin des siens. Depuis son enfermement, elle était vouée à errer parmi les ruines de son passé que le futur ne pourra reconstruire. Sa quête de bonheur, de joie, d'amour ne pouvait être ressuscitée, car les angoisses violentes et inévitables finissaient toujours par se terrer en ce lieu sinistre et lugubre. Quelles tortures allait-elle encore endurer ?

Elle sentit alors qu'on la projetait violemment. Elle tremblait et fondit en larmes une nouvelle fois. Puis elle reconnut dans l'ombre une paire de ciseaux que l'étranger tenait dans sa main. Il se mit à caresser ses longs cheveux. Il coupa sa cascade de boucles noires et luisantes, lui vola la seule fierté qu'il lui restait. Sa nouvelle coupe au carré lui avait enlevé une partie de sa féminité. Elle était enfermée dans cette pièce immonde et petite, seule, sans aide. Un bruit sourd la fit sursauter. Elle tomba par terre assommée par les coups qu'elle venait de recevoir. Toute recroquevillée, les mains en sang, le visage gonflé, sans aucun vêtement, la jeune femme refusait de s'offrir à lui ; elle faiblit et ne put combattre plus longtemps. Elle s'abandonna à ses perfides manipulations. Il la viola. Sa vie n'avait été que souffrance et désolation. Enfermée dans cet espace clos, elle ne se faisait plus d'illusion sur son sort. Son rêve de liberté s'éloignait peu à peu. Le noir devenait fascinant, oppressant, étranger. Les sons la tétanisaient ; elle avait perdu la notion du temps et n'avait même plus la force de fermer ses yeux qui se desséchaient peu à peu, jusqu'à la rendre totalement aveugle. Elle subissait l'enfer. Le temps passait, les minutes s'allongeaient. Dans cet espace interne, elle n'entendait plus rien. Plus rien n'avait d'importance, plus rien ne comptait. Aucun avenir ne s'offrait à elle. Blottie dans sa camisole invisible, elle essayait d'échapper à son ravisseur. Elle se sentait sale.

Cette torture semblait la tuer. Elle n'en pouvait plus. On aurait dit qu'elle était droguée, que son cerveau ne répondait plus. Elle continuait de lutter. Elle criait à en perdre la voix, et ses questions, ses cris de détresse résonnaient dans l'antre de la cave, sans trouver de réponse. C'était un cauchemar sans fin.

La voix de l'homme se fit entendre :

« - En as-tu assez ? dit-il

-

- Tu ne veux toujours pas obéir ? Très bien, assume les conséquences... »

Elle ne sentit pas venir la terrible gifle qui s'abattit sur sa joue telle une massue. Une peur intense monta en elle. Ses paupières étaient fatiguées, lourdes. Son front perlait de la sueur qui dévalait son visage. C'est à ce moment précis qu'elle se raccrocha à sa volonté de vivre, à son fils, à ses parents. Elle voulait revoir la lumière du soleil et s'imaginait la seconde où la clarté du soleil toucherait ses paupières.

Tout à coup, des voitures de police et des CRS armés dangereusement firent irruption dans la rue. Dix minutes après, la porte s'ouvrit. Une heure plus tard, elle pouvait regarder la vue de la fenêtre du commissariat, rassurée. Assise, le bruit d'une porte qui s'ouvrait, lui redonna le sourire. Un jeune homme brun, assez musclé, de taille moyenne, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir, entra dans la pièce et lui tendit un sandwich ainsi qu'un verre d'eau. Elle mangea et but, enfin libérée de cet homme qui voulait la contraindre à la prostitution. Elle pouvait désormais parler. Derrière la porte, le visage encore pétrifié, elle crut entendre, comme pour la soutenir dans cet effort, les voix de ses parents, de son fils.

A vingt-trois ans, Luwane, mince et ravissante, les cheveux d'un brun intense, avait pu enfin trouver la liberté de parler. Elle l'avait fait, elle était sortie, elle avait vaincu sa peur. Elle avait eu le courage de crier et avait été entendue par un passant. Pourrait-elle aller plus loin, retrouver les siens, avoir une vie normale, faire partie intégrante de ce monde sans éprouver de honte ?

Médiathèque de Brens

Route de Lagrave - 81600 Brens - 05 63 57 90 64 - brens@media.ted.fr
mercredi de 14h00 à 18h00 - jeudi de 13h30 à 18h - samedi de 9h à 12h30

Médiathèque de Briatexte

Place de la Mairie - 81390 Briatexte - 05 63 58 58 66 - briatexte@media.ted.fr
lundi de 10h à 12h - mercredi de 10h à 12h et de 14h à 18h
vendredi de 16h à 19h - samedi de 10h à 12h

Médiathèque de Gaillac

Place Hautpoul - 81600 Gaillac - 05 63 81 20 23 - gaillac@media.ted.fr
mardi et mercredi de 10h à 12h et de 14h à 18h
vendredi de 9h à 12h et de 14h à 18h - samedi de 10h à 12h et de 14h à 17h

Médiathèque de Graulhet "Marguerite Yourcenar"

16, rue de la Mégisserie - 81300 Graulhet - 05 63 33 25 25 - graulhet@media.ted.fr
mardi de 14h à 18h - mercredi de 10h à 12h et de 14h à 19h
jeudi de 10h à 12h et de 14h à 18h - vendredi de 14h à 18h
samedi de 10h à 12h et de 14h à 17h30

Médiathèque de Lagrave

Centre culturel - 81150 Lagrave - 05 63 81 44 48 - lagrave@media.ted.fr
mardi de 14h à 18h - mercredi de 14h à 19h - vendredi de 9h à 12h
samedi de 9h30 à 12h30

Médiathèque de Lisle-sur-Tarn "Pierre Viguier"

Place P.Saissac - 81310 Lisle/Tarn - 05 63 40 32 20 - lisle@media.ted.fr
mardi de 17h à 19h - mercredi de 10h à 12h et de 14h à 18h
samedi de 10h à 12h et de 14h à 17h - dimanche de 10h à 12h

Médiathèque de Parisot - Peyrole

3 rue de l'école - 81310 Parisot - 05.63.57.98.35 - parisot@media.ted.fr
mercredi de 9h à 12h et de 14h à 18h - vendredi de 16h à 19h - samedi de 9h à 12h

Directeur de la publication : Pascal NÉEL
Réalisation : Tarn & Dadou
Impression : imprimé par l'imprimerie Escourbiac à Graulhet,
certifié Imprim'Vert et PEFC
Tirage : 150 ex. Dépôt légal à la parution

Communauté de Communes TARN & DADOU
Le Nay - Técou - B.P. 80133 - 81604 Gaillac cedex
Tél : 05 63 83 61 61 - Fax : 05 63 83 61 60
Internet : www.ted.fr - Courriel : ted@ted.fr

